

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Anarchie, dictature ou organisation corporative de l'État  
 Les béatifications de l'Année sainte  
 La vie de Stanley  
 Les intuitions atomistiques  
 Eloge de la ménagère moderne  
 Quelques livres scientifiques  
 L'art poétique de Claudel  
 Karl Marx

Georges LEGRAND  
 Mgr Louis PICARD  
 J. WASSERMANN  
 Marcel DE CORTE  
 Jeanne CAPPE  
 Edgard HEUCHAMPS  
 Victor BINDEL  
 Otto RUHLE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Le Pacte à Quatre? Mérite-t-il plus que la critique sommaire dont se contentait un de nos professeurs de Louvain en face de théories vides de réalité : *verba et voces!* Rien que des mots...

Les Hautes Parties contractantes ne s'engagent en effet qu'à chercher à se mettre d'accord. Curieux engagement qui, sous une forme solennelle, traduit ce que postule tout désaccord...

C'est Talleyrand qui aurait dit un jour que ce qui va sans dire va bien mieux encore en le disant. Il n'en est pourtant pas toujours ainsi car, s'il va sans dire que « les Hautes Parties contractantes se concerteront sur toutes les questions qui leur sont propres et s'engagent à faire tous leurs efforts pour pratiquer, dans le cadre de la S. D. N. une politique de collaboration effective entre toutes les puissances en vue du maintien de la paix » (art. 1<sup>er</sup> du Pacte) rien ne va mieux en le disant, sauf... le prestige de Mussolini aux yeux des Italiens, ce dont nous nous félicitons d'ailleurs. Qui l'eût cru! Après dix années de fascisme, le Duce menant le jeu...

Mais ne nous imaginons pas que ce pacte change l'atmosphère politique ni qu'il puisse avoir la moindre influence sur la paix européenne. Les facteurs au travail sont, le *devenir* de l'Allemagne hitlérienne, la solidité de la résistance française et... la compréhension de la situation européenne par l'Angleterre.

Mais Hitler a signé! dit-on. Sans doute, et la maladresse d'une abstention eût été trop insigne. Hitler a besoin de temps. Hitler forge l'arme allemande. Dès qu'il la croira suffisamment forte, engagé solennellement à chercher des accords avec les trois co-signataires du Pacte de Rome, Hitler n'en trouvera que d'inacceptables. Et alors...

\* \* \*

*Verba et voces*, disions-nous. Pendant que se négociait ce fameux pacte, l'Allemagne, sans chercher le moins du monde à se mettre d'accord avec qui que ce soit, a déclaré tout simplement qu'elle suspendait le service de ses emprunts. Sans commentaires...

Quand, il y a quelques semaines, nous nous sommes permis de déplorer les graves lacunes du numéro de *Soirées* consacré à Hitler, nous avons particulièrement regretté l'impression erronée que laissaient les lignes consacrées par notre ami Mgr Picard à Hitler et au catholicisme. Il ne suffit pas de dire, en cette matière : « Le chancelier et son collaborateur von Papen, l'un et l'autre catholiques... » ni de se contenter d'une affirmation « de considérer le christianisme comme un élément essentiel ou supérieur de la vie nationale ».

Un des meilleurs connaisseurs des choses d'Allemagne, le comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Université catholique de Paris, nous apporte dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, toutes précisions utiles. Son étude sur la *Dictature hitlérienne et*

*les catholiques d'Allemagne* est du plus haut intérêt. Dommage que les enquêteurs de *Soirées* n'aient pas eu le temps de s'informer davantage...

Le comte d'Harcourt commence par prendre ses précautions. Catholique, il lui est délicat de juger « sur le terrain religieux une ligne de conduite dont les princes de l'Eglise d'Allemagne, de par leur autorité spirituelle sans appel, sont les seuls juges ». Aussi se propose-t-il surtout de « placer sous les yeux du public français quelques-uns des aspects de la réponse raciste, de la réaction à une attitude essentielle de ménagement et de conciliation. »

Citons :

*En gros, il semble bien que cette réaction soit décevante. Toutes les avances sont d'un côté. On accepte que les autres viennent à vous, on ne fait pas un pas de leur côté. Trop évidemment, on se rend compte qu'on est solidement établi dans le pouvoir et que les ménagements sont superflus. A la conciliation, à l'indulgence, on répond par l'accent mis sur la force.*

*Les racistes sentent parfaitement que nombre de catholiques ne vont à eux que sous la pression des faits, que le rallié par force n'est jamais un allié sûr. Ils les traitent en conséquence. Dans le III<sup>e</sup> Reich le catholique ne jouit pas de l'intégrité du droit de cité moral. Il représente l'Allemand de seconde zone contre lequel sont légitimes toutes les mesures d'exception, tous les arbitrages. De loin sans doute, mais très positivement cependant, il accompagne l'israélite et le socialiste dans l'enceinte extérieure et réservée, dans le « ghetto » où sont refoulés les éléments indésirables. Sous des dehors plus retenus, plus sournois, s'exercent contre le catholique, dans lequel l'hitlérien, malgré toutes les protestations de loyalisme, sent profondément, physiquement presque, l'adversaire, les mêmes méthodes de destruction par élimination, par expulsion de toutes les jointures de la vie nationale, que contre les Juifs et les hommes de gauche.*

A Linz, en Autriche, un attentat odieusement blasphématoire ayant eu lieu, l'évêque, Mgr Gföllner protesta solennellement :

*Voilà le masque arraché à cette « effroyable haine du Christ » (juchloser Christushass), — nous citons l'évêque de Linz, — que d'aucuns se refusent à voir, prétextant qu'il est de bons catholiques dans les rangs racistes, et s'autorisant de cet exemple. Hélas! il semble bien qu'il faille donner ici raison au journal catholique d'Autriche déjà cité, quand il affirme que chez les racistes soi-disant catholiques il y a 99 pour 100 de nationalisme et 1 pour 100 de christianisme. Et il faut en revenir à la forte parole de Mgr Gföllner : « Il est impossible d'être à la fois bon catholique et véritable national-socialiste » (lettre pastorale du 21 janvier).*

\* \* \*

Evidemment, arrivé au pouvoir, l'hitlérisme a quelque peu modifié ses positions. Il y eut des concessions verbales sur trois chefs importants :

- 1<sup>o</sup> La question des deux confessions religieuses en Allemagne;
- 2<sup>o</sup> Le concordat;
- 3<sup>o</sup> La question scolaire.



1<sup>o</sup> La question des deux confessions religieuses :

— Que dit Hitler avant le pouvoir?

« Une douloureuse constatation s'impose à nous. A savoir que dans la liberté du monde antique, l'apparition du christianisme a coïncidé avec le premier terrorisme moral. Cette dictature spirituelle règne et pèse encore aujourd'hui sur le monde et le seul moyen de briser une dictature est d'y substituer une autre dictature, de même que la seule réponse au terrorisme est le terrorisme. » (Mein Kampf, 3<sup>e</sup> édit., p. 507.)

Que nous voilà loin du : « Le chancelier et son collaborateur von Papen, l'un et l'autre catholiques... »!

A cette déclaration de guerre au christianisme de la plus absolue netteté que voyons-nous succéder dans le discours du Chancelier du 23 mars de cette année : « Je reconnais dans les deux confessions chrétiennes le plus important facteur du maintien de la race et du peuple. »

2<sup>o</sup> Le concordat.

Toute idée d'entente avec le Saint-Siège et de règlement des questions ecclésiastiques en liaison avec le Vatican a régulièrement et brutalement été repoussée par le national-socialisme jusqu'à cette année.

Que dit Hitler le 23 mars? « Je reconnais les concordats avec le Saint-Siège, bien qu'ils aient été établis contre les voix des nationaux socialistes et des nationaux allemands. »

3<sup>o</sup> L'école.

« Quelle que soit la tolérance observée à l'endroit des formes de croyance diverses, aucun homme d'Etat allemand n'a le droit de livrer à une Eglise l'éducation de la jeunesse. Les confessions religieuses ne constituent pas des buts en soi mais des moyens. — moyens changeants et mouvants, — au service du monde de sensibilité national-socialiste et des valeurs morales germaniques » (wandelbare Mittel im Dienste des national-sozialistischen Lebensgefühls u. der germanischen Charakterwerte). (A. Rosenberg, Mythos des 20<sup>te</sup> Jahrh., pp. 594-595.)

A cette conception sectaire de l'école et des confessions religieuses que voyons-nous succéder le 23 mars? Adolphe Hitler promet son appui et sa « collaboration » (Mitwirkung) à l'école confessionnelle.

Le changement de front est évident. Est-il dicté par un changement de mentalité? Y a-t-il eu, dans l'esprit hitlérien, soudaine « conversion » dont, bien entendu, les catholiques de tous les pays seraient les premiers à se réjouir?

Hélas! il est des limites à la puissance d'illusion volontaire. Il est trop évident que les concessions verbales d'Hitler ont été dictées par le souci d'obtenir au Reichstag une majorité compacte lui assurant devant le pays une autorité que ne lui aurait pas donnée l'étroite majorité numérique des partis « nationaux ».

\* \* \*

Le comte Robert d'Harcourt se demande « quel est l'esprit de base de l'esprit de fond de l'hitlérisme? La réponse ne peut guère faire de doute. C'est un esprit d'hostilité déclarée au christianisme et plus encore au catholicisme. »

Sur Rome, écoutons les déclarations du parti. « Le national-socialisme, écrit Jung, dès 1927, est né du mouvement pan-allemand los-von-Rom. » Le mot d'ordre : los-von-Rom, on le sait, est né à Vienne, sous l'impulsion de Schönerer. Il est responsable de la déchristianisation d'une grande fraction de l'Autriche. Ce même mouvement après la guerre, quitte sa terre d'origine, et est transplanté à Munich par Jung. Adolphe Hitler s'est exprimé à son sujet avec la plus triste et la plus souhaitable netteté :

« Le mouvement los-von-Rom représente l'attaque la plus puissante qui ait jamais été menée contre la citadelle de l'ennemi (feindliche Hochburg) dans le dessein de la mettre en pièces. Si cette attaque avait réussi, un terme était mis pour toujours à la désastreuse division des confessions religieuses qui morcellent l'Allemagne; la puissance intérieure du Reich et de la nation allemande enregistrait par ce triomphe sur Rome un gain prodigieux. » (Mein Kampf.)

\* \* \*

Les conclusions du comte d'Harcourt sont « mélancoliques ». Il ne craint pas de les intituler « un nouveau Kulturkampf ».

L'attitude actuelle des catholiques d'Allemagne représente-elle la réponse que l'on attendait à l'esprit du racisme tel qu'il se dégage des pages qui précèdent? Cette réponse, si décevante pour qui la regarde de l'extérieur, nous avons fait tout notre possible pour la faire comprendre. Nous n'avons rien tu de ce qui pouvait être porté à l'actif du national-socialisme : son indéfectible vigueur de défense contre l'immoralité publique et contre la toxine communiste. Nous avons montré ce qui pouvait plaider en faveur du geste de la main tendue à Hitler : déclarations officielles récentes dans une certaine mesure apaisante; immenses difficultés et même risques redoutables auxquels le refus aurait pu exposer les catholiques; enfin situation nouvelle née du fait de la constitution du racisme en pouvoir régulier.

Tout cela dit et redit, le plus grave point d'interrogation subsiste. Avant de le formuler plus nettement, nous voudrions passer la parole à la catholique revue de Munich l'Allgemeine Rundschau. On sait qu'aujourd'hui la presse est baillonnée en Allemagne. La seule audace que puisse encore se permettre un journal ou une revue consiste à extraire une citation (prise comme couverture) d'un organe de presse étrangère non encore interdit : l'audace indirecte, au second degré, si l'on peut dire.

Voici donc les lignes que l'Allgemeine Rundschau emprunte à une gazette suisse, les Schweizer Republikanische Blätter.

« A la totale capitulation du Centre les évêques d'Allemagne ont ajouté une capitulation infiniment plus tragique et plus lourde de conséquence : la leur. Cette abdication était-elle nécessaire? Non! Adolphe Hitler se serait amplement contenté d'une attitude réservée et même glaciale de la part de l'épiscopat, trop heureux de ne point se heurter à une résistance ouverte. La crainte de provoquer cette résistance eût été pour lui conseiller de sagesse et de prudence. Il avait devant lui les dernières puissances qu'il redoutait : le pouvoir moral de l'épiscopat d'Allemagne. Aujourd'hui, hélas! que voyons-nous? En présence même des mânes des intrépides et intraitables adversaires que Bismarck avait rencontrés dans l'épiscopat allemand sur le sol de ces hommes inflexibles qui s'appellèrent Ledochowski, Melchers, Ketteler, de ces prêtres qui se laissèrent trainer en prison, arracher leurs fortunes, leurs évêchés, mais qui ne se laissèrent pas mettre à genoux par l'épouvantail de l'Etat, — sur le sol de ces hommes-là nous voyons aujourd'hui toute la forêt des mitres allemandes s'incliner devant la statue de Baal habillée de la chemise brune! Le 14 mai 1872, Bismarck avait crié qu'il n'irait pas à Canossa. Grâce à l'inflexible attitude de l'épiscopat prussien il y alla et ce furent les lois de recul de 1886-1887. La croix des évêques, la houlette des pasteurs dont le pâturage n'est pas de ce monde avait plié le Chancelier. »

« Aujourd'hui, tradition et prestige, tout un immense passé, le passé de l'Eglise catholique allemande, tout cela git à terre en morceaux. Hitler et ses auxiliaires ne sont point gens à rendre avance pour avance, à récompenser par leur attitude un abandon et une soumission aussi inattendus. L'attitude catholique sera interprétée comme un aveu de faiblesse et de peur. L'Eglise d'Allemagne l'apprendra sans tarder à ses dépens! Quand le national-socialisme aura usé sa colère sur les Juifs, c'est contre l'Eglise que se tournera l'orage. Car il ne faudrait pas l'oublier : le national-socialisme en tant qu'idée, Hitler en tant que personne viennent tout droit du mouvement los-von-Rom d'avant-guerre. Et quand le moment viendra où tout de même les évêques d'Allemagne seront obligés de déjoindre leur troupeau, à ce moment-là les chefs verront qu'ils n'ont pas de troupes derrière eux. Toute la jeunesse allemande, maintenant qu'elle se sent libre, maintenant qu'on a délié sa conscience, va passer en bloc à Hitler. Qu'on ne compte point sur une action catholique en chemise brune. Sous la chemise brune vit l'esprit du moine de Wittenberg et celui du surhomme de Nietzsche qui est à lui-même son propre Dieu. Le premier a élargi Dieu, le second l'a détruit. »

« Sur la terre du tombeau de saint Boniface, fondateur de l'Eglise d'Allemagne, cette même Eglise vient aujourd'hui de creuser sa propre tombe. Elle avait le choix entre la lutte et l'asservissement. Elle a opté pour l'asservissement. A partir d'aujourd'hui son destin ne peut plus être que se taire, souffrir, voir faire. Sa force morale est perdue, son épine dorsale brisée. Où est la vaillance d'âme qui éclate si magnifiquement dans les psalmes : « J'ai remis ma vie entre les mains du Seigneur, que peuvent me faire les hommes? Mieux vaut s'appuyer sur Dieu que sur les puissants de ce monde »! Cette vaillance intime de l'âme, où veut-on que le peuple catholique aille maintenant la puiser, quand il assiste à une capitulation aussi entière, aussi totale de ses chefs les plus hauts, quand il voit que cette confiance intérieure chez ses chefs mêmes ne vit plus? »

Paroles ardentes, dont nous ne pouvons faire nôtres, en certains



passages, la violence. Paroles qui taisent le maintien formel de la condamnation doctrinale, qui négligent des aspects que le but juste-ment de quelques-unes des pages qui précèdent a été de montrer, mais en même temps paroles de foi qui ont été dictées à une plume emportée par un cœur généreux. Paroles graves surtout où nous ne pouvions méconnaître une claire connaissance des choses d'Allemagne.

\* \* \*

Citons enfin, pour finir, ces lignes, par lesquelles le comte d'Harcourt termine son étude.

Gagne-t-on vraiment à quêter obstinément la poignée de main que n'accompagne point le don de l'estime, la reconnaissance de la parité? Et puis, quoi qu'on fasse, ne viendra-t-il pas le moment dont parlait, à la veille de l'octroi des pleins pouvoirs, une courageuse feuille catholique d'Allemagne, la Gazette du Rhin et du Main, le moment où, devant l'empêtement menaçant des positions d'en face, devant l'imminence d'irréparables ravages dans les âmes, il faudra bien tout de même pour les chefs « en venir à se désolidariser ».

Ce jour-là, l'option décisive, l'option tragique peut-être, ne pourra plus être éludée. Avec le courage du « non », les catholiques d'Allemagne auront retrouvé la liberté et la grandeur morales.

Et la Conférence de Londres à laquelle se raccrochent tant d'espoirs? Elle n'est qu'un épisode de la lutte à mort que se livrent les égoïsmes nationaux des grands pays. Mais les plus beaux euphémismes y cachent les intentions les plus meurtrières. Tout le monde ne songe qu'à promouvoir son intérêt et à nuire à celui du voisin qui s'y oppose; mais on parle d'entente mondiale et de solidarité planétaire. Jamais encore la comédie humaine n'avait atteint une telle envergure.

Le chef de la délégation américaine ne vient-il pas de déclarer que le plus grand péril qui mena notre civilisation c'est :

Le nationalisme et l'ultra-nationalisme économiques. Tant qu'il ne cédera pas la place à un internationalisme économique, il ne pourra être question d'une liquidation définitive de nos maux tels que le chômage, la baisse des prix, la fluctuation des monnaies, etc...

Comme si le nationalisme économique des Etats-Unis n'était pas le biggest in the World!...

\* \* \*

Traitant du *Secret de la Conférence économique mondiale* (dans la Revue universelle), M. E. Dzelepy — l'auteur de la *Guerre du dollar* dont nous avons parlé ici-même — montre fort bien le « mensonge des conférences qui se révèle dans ce fait particulier, que, plus on multiplie les conférences pour discuter des problèmes mondiaux dans un esprit international, plus les nations se replient sur elles-mêmes et s'organisent, politiquement, militairement et économiquement, dans un esprit farouchement national ».

Le cas de la conférence de Lausanne, d'ailleurs, peut servir d'exemple typique. Après une campagne mondiale d'une intensité inouïe, on a fini par convaincre tout le monde qu'une des principales causes — sinon la principale — de la crise était le « tribut » des réparations. C'est ainsi que la conférence de Lausanne fut présentée aux peuples comme l'événement salutaire qui allait mettre un terme à leur misère.

Or, cette conférence fut effectivement une grande victoire allemande. Son seul résultat pratique a été l'enterrement des réparations. L'Europe, et le monde moins encore, ont fort peu ressenti ses « heureux effets ». La crise n'a cessé de s'aggraver. L'« essai nouveau pour la défense de la solidarité internationale », selon l'expression de M. Edouard Herriot, n'a eu aucun succès. Les réparations à peine enterrées, d'autres revendications, d'ordre politique, vinrent s'inscrire à l'ordre du jour : égalité des droits, révision. « Le coup d'éponge sur les réparations, disait-on à Berlin, n'est pas le but de la politique allemande. Ce but, c'est le coup d'éponge sur le traité de Versailles. »

L'« économie mondiale » au nom de laquelle on parlait, apparaissait sous l'aspect d'une divinité insatiable, réclamant sans cesse de nouveaux sacrifices. Tant que l'Europe, disait-on, resterait organisée selon le statut du traité de Versailles, sa situation ne saurait s'améliorer.

Cette absurdité était proclamée — et elle l'est toujours — avec conviction non seulement par les Allemands, ce qui est bien compréhensible, mais par des hommes éminents de tous les pays. Leurs idées sur les véritables causes de la crise sont si confuses qu'ils oublient que l'Europe qui a abouti à Versailles, en passant par une crise autrement terrible — la guerre mondiale — jouissait déjà de ce statut politique idéal, auquel on prétend la reconduire aujourd'hui pour qu'elle retrouve la paix et la prospérité éternelle.

A cet égard le résultat pitoyable de la conférence de Lausanne n'a étonné que les âmes naïves. Comment pouvait-il en être autrement? La « solidarité internationale » n'est qu'un mythe dont il faut savoir se servir. A Lausanne ce sont les Allemands et leurs créanciers anglo-saxons qui s'en sont servis. Quant à la « restauration économique de l'Europe », c'est un pur non sens. Dans les conditions actuelles, parler de l'« intérêt commun » des Etats européens, c'est comme si on parlait de leur « politique commune ».

\* \* \*

Comédie humaine, disions-nous...

Mais c'est ici que le mensonge des « grandes idées », des « grands principes » éclate. Tant qu'il s'agissait de réparations allemandes, Washington était d'accord avec Londres et Berlin : le salut de l'Europe impliquait l'annulation de celles-ci. Dès qu'on est passé aux dettes, les Américains ont aussitôt oublié tout ce qu'ils disaient la veille à la France. Le chantage moral est sans effet sur eux, ils sont les plus forts. Les dettes sont proclamées intangibles. Y toucher, c'est porter atteinte à la confiance mondiale!

L'article de M. Dzelepy était écrit avant le nouveau manquement allemand combiné par le Dr Schacht.

La question des dettes privées a été déjà soulevée par les experts allemands devant la commission préparatoire à Genève. Au cours de ces travaux, en novembre, le délégué allemand, M. Vohte, a déclaré sans ambage que la conférence de Londres devra être pour les dettes privées ce que la conférence de Lausanne a été pour les dettes politiques. Cette question est donc destinée à jouer un rôle important à la Conférence mondiale. Ce sera l'instrument de pression que les Allemands y feront jouer à leur tour pour arriver à leurs fins. Déjà, leur future action se dessine. Sous prétexte d'établir une « situation nette », le nouveau président de la Reichsbank a remboursé d'un seul coup les 70 millions de dollars du crédit de 100 millions avancés en juin 1931 par les banques d'émission d'Amérique, d'Angleterre, de France et par la Banque des règlements internationaux, à concurrence d'un quart chacune, rendant ainsi la position du mark extrêmement précaire. Il n'échappe à personne que, malgré les protestations allemandes, « le but réel de l'opération n'en est pas moins, comme dit le Journal de Genève, de faire la preuve que la situation monétaire est extrêmement précaire, que le mark ne peut se maintenir que par un accroissement de la balance commerciale active et qu'enfin l'intérêt des créanciers est de ne pas pousser l'économie allemande à la ruine. »

Seulement, il ne faut pas croire que les Allemands pensent sérieusement qu'ils sauraient répéter au détriment de leurs créanciers privés le jeu qui a si bien réussi contre les paiements des réparations. Les milieux économiques surtout peuvent se rendre compte que cela n'aurait pas tout seul notamment avec les banques anglo-saxonnes et qu'avant de ruiner ses créanciers étrangers l'Allemagne se ruinerait elle-même.

De même, les milieux économiques allemands ne peuvent non plus viser à une simple réduction de leurs engagements financiers extérieurs, que les créanciers leur ont refusé jusqu'ici.

L'Allemagne vise, en réalité, beaucoup plus loin. Son véritable objectif est de nature autrement pratique. Elle a besoin de nouveaux crédits! Ainsi s'explique l'intérêt spécial que les Allemands portent à la question de la « redistribution de l'or », qui n'est au fond qu'une forme du problème de crédit.

Les Allemands sont sûrs qu'ils sauront, à Londres, exercer en ce sens une pression efficace sur leurs créanciers anglo-saxons en se servant de leurs dettes privées. Combien ces calculs sont fondés, on s'en rendra compte en pensant que c'est par le jeu de cette même pression que l'Allemagne se débarrassa finalement des réparations et que ce fut la crise allemande de l'été 1931 qui provoqua le moratoire Hoover et déclencha la crise de la livre sterling en « gelant » les crédits britanniques.

Dans la question de la « redistribution de l'or », remarque



l'auteur, les intérêts de l'Angleterre coïncident avec ceux de l'Allemagne et de l'Italie.

Reste la France...

A Londres, la France devra défendre son or contre l'assaut général de toutes les puissances formant un front commun.

Donc, en 1933, quinze ans après la victoire du Droit (!) et de la Justice (!), sans parler de la Démocratie et du Progrès, la France se trouve devant une conjuration générale qui veut ses armes et son or...

\* \* \*

Citons encore M. Dzelepy :

Un distingué économiste anglais, Sir Basil P. Blackett, directeur à la Banque d'Angleterre, ancien chancelier de l'Echiquier des Indes, dans un livre récent, pose nettement le problème du nationalisme et de l'internationalisme en matière économique. Pour Sir Blackett, une économie dirigée sur le plan universel, qui est la condition préalable de tout accord universel comme celui prévu par la Commission de Genève, est absurde. Il ne peut y avoir que des économies nationales dirigées dont le succès dépend de la capacité des dirigeants de chacune d'elles. Et ce succès constitue le facteur de la reconstruction et de la prospérité nationale.

Sir Basil Blackett n'hésite pas à prononcer hautement la condamnation du libre échange, qui est, dit-il, inconcevable dans les conditions actuelles, étant données les différences de races, de culture, de traditions et des conditions économiques qui existent entre les différents pays. Une philosophie « pragmatique » des relations internationales, conclut-il, doit prendre le monde tel qu'il est. Et Sir Basil Blackett de se déclarer ouvertement pour une économie dirigée nationale, c'est-à-dire britannique, la seule chose dont l'Angleterre puisse espérer son relèvement économique et la récupération de sa place prédominante dans le monde.

Cette politique est, en effet, celle du gouvernement « national » britannique.

Conclusion :

Le « désarmement économique » ne peut qu'avoir le sort du désarmement tout court.

D'autre part, un traité de paix est toujours signé entre vainqueurs et vaincus. Toute la question consiste donc, en ceci : Qui sera le vainqueur dans la guerre économique? L'armistice de Lausanne, dont parle la Commission, n'a fait que consacrer la défaite de la France dans la bataille des réparations. Le « traité de paix » qui doit être signé à Londres n'a, par conséquent, aucun rapport avec elle. Pour y arriver il faut un nouvel armistice qui consacre une nouvelle défaite.

L'Amérique est-elle disposée à sacrifier à son tour ses créances sur l'Europe? La France acceptera-t-elle de reprendre la place de l'Amérique en tant que créancier universel, offrant son or pour la reprise illusoire des affaires et le retour à la prospérité plus illusoire encore?

C'est à ce prix seulement que le « succès » de la Conférence économique mondiale pourrait être assuré.

M. Vandervelde veut espérer contre toute espérance. S'il confesse « le déchirement que les catastrophes — [qui se sont abattues sur ce qui] apparaissait hier encore, comme le principal boulevard de la démocratie socialiste — ont produit dans mon cœur », il est « de ceux qui encaissent silencieusement avec la foi profonde des revanches prochaines ».

A l'en croire : « Il n'est pas vrai que la social-démocratie se soit laissé étrangler et que, loin de protester, elle marche de reniement en reniement ». Et il ne craint pas de parler « de l'héroïsme silencieux des masses socialistes ». Il les compare une nouvelle fois aux Belges restés au pays, en 1914, et qui, sous le talon de fer du Kaiser, n'ont pas fait autre chose, n'ont pu faire autre chose (c'est lui qui souligne) que d'attendre, la rage au cœur, l'heure de la libération?

Laissons là ce pauvre argument qui ne vaut rien du tout. Nous étions envahi par des étrangers armés jusqu'aux dents. En Allemagne il s'agit de luttes politiques et sociales entre compatriotes.

Opposons aux illusions de M. Vandervelde le témoignage d'un

ouvrier français qui vient de faire quatre ans dans les milieux syndicalistes allemands, témoignage recueilli dans le dernier numéro de la revue *Esprit*.

La social-démocratie allemande était fondée sur l'axiome formulé par Bebel : « c'est dans le nombre des voix que réside le point principal de notre force ».

A cette idéologie essentiellement démocrate, — écrit notre ouvrier, — qui est le point de départ du réformisme, vint s'ajouter une attitude petite bourgeoise. Une attitude qui dédaignait sur tout le parti, c'est-à-dire chez les ouvriers. Il suffisait pour s'en rendre compte d'assister à quelques assemblées de membres de la social-démocratie. On ne s'y élevait que rarement au-dessus d'un niveau de pots de bière et de fumées de gros cigares.

Les sociaux démocrates ne furent presque jamais téméraires. En 1914 ils trahirent. En 1918, Ibert, Scheidemann, Noske et consorts firent tout pour que la dynastie des Hohenzollern restât au pouvoir. Ils durent accepter la « Révolution » qu'ils haïssaient comme la peste. Ils furent forcés de prendre le pouvoir. Ils ne surent au fond le défendre que contre les spartakistes dirigés par Liebknecht et Rosa Luxembourg. Ils le firent avec des troupes réactionnaires. Leur premier geste fut d'ouvrir une porte toute grande à l'ennemi en organisant les élections à l'assemblée nationale de Weimar. La pression des masses les obligea à prendre quelques mesures en faveur de la classe ouvrière.

Toute l'histoire de ces deux dernières années a montré l'erreur de toute la théorie de leur parti, selon laquelle par la démocratie on arrive au socialisme. On est un peu désemparé devant cette faillite. Que faire? Adopter une attitude purement révolutionnaire? on est encore incertain devant ce problème. Il est possible que ce parti meure de cette incertitude.

Ce qui m'a le plus attristé en Allemagne c'était le visage des quartiers ouvriers de Berlin. Partout des drapeaux aux croix gammées. Dans la rue, que d'insignes fascistes portés par des ouvriers! Parfois même on reconnaît chez eux la casquette que portaient les jeunes communistes, les chemises noires des gardes antifascistes. On s'arrête, on voudrait parler à ces jeunes, on en connaissait il y a deux ans. Mais tout d'un coup on se rappelle que dans certains quartiers de Berlin 50 à 60 pour 100 des jeunes communistes ont passé aux jeunes hiltériennes... On ne sait pas si le camarade d'hier n'est pas aujourd'hui un ennemi.

Hilber n'a vraiment pas rencontré d'adversaires réels. Ses succès reposent surtout sur la faiblesse de ceux qui disaient vouloir se battre.

Par une démagogie éhontée Hilber a su gagner à lui une partie importante de la population allemande : les paysans, que les socialistes avec leur idéologie collectiviste, ont effrayés et éloignés de leur idéal; les classes moyennes, qui, poussées dans la misère par la crise, regrettent l'ancien régime; un morceau du prolétariat qui s'est laissé acheter. Il a derrière lui un mouvement de masses dont les participants ont une confiance aveugle dans l'ordre nouveau, presque une mystique.

Ils ne mettent pas leur drapeau en poche ceux qui se sont groupés, à Bruxelles, autour d'une revue nouvelle, *La Revue réactionnaire*. Les deux numéros parus sont bien intéressants. Dissertant sur « le mythe démocratique », un collaborateur anonyme écrit :

Dans sa forme bourgeoise, la démocratie n'est pas un régime de gouvernement, mais un régime de guerre religieuse. Parti et Parlement sont fonction de cette loi.

Quelques causes que l'on assigne à la division des hommes en partis, toutes se ramènent à une seule : la question religieuse, ou plus exactement la question catholique. [...] Le fond de la grande division est là depuis Luther.

Parfaitement vrai. Ajoutons, toutefois, qu'ils sont heureux les pays où les luttes publiques portent encore sur l'essentiel. Certes il serait infiniment préférable que cet essentiel fut maintenu au-dessus et en dehors des discordes civiles. Mais avant la renaissance italienne qui s'applique, dans une bonne mesure, à réaliser cet idéal, là où le catholicisme ne participait pas aux luttes du forum, son absence signifiait élimination ou persécution.

Malheur aux pays qui, en nos temps de déchristianisation, ne connaîtraient que des débats économiques et financiers!



# Anarchie, Dictature

ou

## Organisation corporative de l'Etat

Les pleins pouvoirs ont été votés en dépit de multiples oppositions parlementaires. A peine ont-ils fonctionné que les récriminations surgissent violentes. De jour en jour les menaces pèsent plus lourdes sur le Gouvernement qui a assumé la rude tâche du redressement financier sans lequel la nation est vouée à la catastrophe.

Pas d'illusion! Ces menaces ne feront que s'accumuler jusqu'au moment où le nuage crèvera et ce moment sera celui de la rentrée des Chambres.

A quelle anarchie courons-nous?

\* \* \*

Le régime parlementaire qui nous a menés au point où nous en sommes essaie de se défendre et ceux qui lui appartiennent sont tout désignés pour cette ingrate besogne.

Les uns admettent que son rendement pourrait être meilleur et une commission composée de députés et de sénateurs étudie les retouches à apporter à la procédure.

Le byzantinisme de telles discussions sied-il à la gravité de l'heure?

Les autres sont d'avis que, si la décadence du régime se précipite, c'est faute d'hommes de caractère et d'intelligence : la crise du régime tiendrait à une crise d'hommes.

Ils oublient que les problèmes sociaux ne peuvent trouver leur solution complète que dans la réforme des institutions combinée avec la réforme des individus. Une société est faite d'individus, mais aussi d'institutions qui groupent les individus. Les individus corrompent parfois les institutions, mais il est des institutions qui corrompent les individus.

Ils ne voient pas que le régime parlementaire empoisonne toute notre vie sociale, politique et économique, non parce que la procédure de nos assemblées délibérantes est défectueuse, non par manque d'hommes de valeur au sein de ces assemblées, mais parce que ce régime est fondé sur le jeu de partis qui ne vivent que d'électoratisme.

Dans ces groupements de partis, dont les adhérents se recrutent sous le signe du suffrage universel inorganisé, nul reflet des éléments qui constituent la nation, c'est-à-dire de l'ensemble des corps sociaux, religieux, scientifiques, artistiques, professionnels.

\* \* \*

Qu'une représentation nationale fondée sur l'individu nous ait été imposée par le malheur des temps, alors que la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la Révolution française avait systématiquement détruit les corps sociaux, ne laissant subsister que l'Etat et l'individu, soit!

Qu'une telle représentation ait pu, sous le nom de régime parlementaire, fonctionner, faute de mieux, tant bien que mal, en des périodes de prospérité et de calme, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, soit encore!

Les temps sont changés; la complexité et la gravité des problèmes qui s'imposent d'urgence à nos gouvernements actuels font éclater l'impuissance du système parlementaire et nous forcent à revenir à la forme de représentation nationale qui est la seule rationnelle, normale et traditionnelle.

Cette forme, c'est la représentation des corps sociaux sur le plan politique, l'organisation corporative de l'Etat.

Elle seule répond à la conception organique de la nation, la vie politique devant être le prolongement de la vie sociale, celle-ci n'étant elle-même qu'un ensemble harmonieux de corporations groupant des intérêts spirituels ou des intérêts matériels.

Dès lors, l'axe de la représentation nationale change, il n'est plus le parti, mais la corporation.

\* \* \*

On objecte (1) : « Vous prétendez expulser de la représentation nationale les grandes tendances catholique, libérale, socialiste. »

Erreur! Parmi les représentants des corps sociaux, il se trouvera fatalement des hommes différents par leurs idées philosophiques et religieuses. Quand surgiront des questions dont la solution doit avoir un retentissement dans l'ordre philosophique ou religieux, chacun prendra position suivant ses convictions philosophiques et religieuses. Pareilles questions devront être réglées en tenant compte de ces divergences. Mais philosophie et religion ne seront plus compromises dans des débats de toute sorte et il ne pourra en résulter qu'assainissement et apaisement.

On réplique : « Vous prétendez étouffer les intérêts de classe. »

Erreur! au sein des groupes professionnels, les intérêts des patrons, des employés, des ouvriers, auront leurs délégués, donc leurs défenseurs attitrés. Mais la classe apparaîtra intégrée dans la profession, ainsi qu'il doit en être, car la profession prime la classe, comme la nation prime la profession.

On dit encore : « Vous prétendez mettre au premier plan les intérêts particuliers et reléguer au second plan l'intérêt général. »

Erreur! Quand l'intérêt général sera en jeu, les représentants de tous les groupes corporatifs interviendront, discuteront, transigeront s'il est besoin pour arriver à un accord : aucune vie politique ne peut échapper à ces exigences. Mais de multiples questions n'intéressant qu'un groupe corporatif déterminé pourront être

(1) Nous résumons ici les réponses que nous avons faites aux objections les plus courantes dans des brochures antérieures : *La Réforme politique par la représentation des intérêts*, 1926; *L'organisation corporative de l'Etat*, 1933 (Collection des Etudes Sociales, quai Mativa, 38, Liège).



réglées à l'intérieur de ce groupe, ce règlement ne comportant plus ensuite qu'une ratification éventuelle des autres groupes et de l'autorité royale. Chacun parlera des choses que son activité habituelle lui permet de connaître. L'homme d'enseignement des choses de l'enseignement, le militaire de la défense nationale, l'agriculteur, l'industriel, le commerçant des affaires agricoles, industrielles et commerciales, nous n'entendrons plus n'importe qui parler de n'importe quoi. Les débats politiques y gagneront en clarté, simplicité et célérité.

Quant au choix d'une formule pratique d'organisation politique corporative, contentons-nous de dire que c'est là une question de ménage à résoudre lorsque l'entente est réalisée sur le principe. En tout système politique, la formule pratique de la représentation est à fixer. De plusieurs côtés des précisions ont été proposées et livrées à la discussion (1).

Mais qu'on ne vienne pas nous parler de créer une représentation corporative à côté ou bien au sein des assemblées parlementaires actuelles. Celles-ci auraient vite fait de vicier ou d'annihiler la représentation corporative. Mêler les deux systèmes : autant vouloir marier l'eau et le feu. Régime parlementaire ou organisation corporative de l'Etat, c'est l'un ou l'autre.

\* \* \*

Quoi qu'il dise et fasse, le régime parlementaire est affecté de tares indélébiles.

Il sombrera dans l'anarchie ou sera supprimé par la dictature, à moins qu'il ne consente à mettre en sa place, en suite d'une révision constitutionnelle, un système politique fondé d'une part sur la monarchie fortifiée, d'autre part sur l'organisation corporative : seule issue pleinement satisfaisante.

Car l'anarchie est la ruine morale et matérielle du pays.

Et la dictature ne va pas sans de redoutables inconnues ; elle est toujours grosse de dangers, danger de despotisme en haut, de servitude en bas, d'arbitraire ou de violence.

Si la dictature peut rendre à une nation l'immense service de la préserver de l'anarchie, encore n'est-elle qu'un régime provisoire, empruntant toute sa force et toute son efficacité aux qualités personnelles du dictateur. Le jour où le dictateur voudra assurer l'avenir du pays qu'il a sauvé, il lui faudra organiser son régime politique futur sur des bases normales et durables et l'exemple même des dictatures présentes — l'Italie de Mussolini, l'Allemagne d'Hitler, le Portugal de Salazar — démontre qu'il ne pourra chercher ces bases que dans l'ordre corporatif.

Dès lors, un citoyen belge soucieux du bien commun hésitera-t-il à souhaiter que les pleins pouvoirs soient le prélude du régime politique nouveau que nous nous efforçons de préconiser ?

Pour l'obtenir, une vaste et intense campagne est nécessaire.

L'opinion publique doit être éclairée. Convaincue, elle doit agir.

GEORGES LEGRAND,  
Professeur d'économie sociale.

(1) Signalons spécialement celles que donnent le comte RENAUD DE BRIEY : *L'Épave du feu*, Bruxelles, Dewit, 1925 et M. BERNARD LAVERGNE : « Suffrage universel et suffrage collectif ou la représentation au Parlement des corps sociaux », *Année politique française et étrangère*, mars-mai 1926.

## Les béatifications de l'Année sainte

Depuis trois ans il n'y avait plus eu de béatification ni de canonisation. L'Année sainte 1933-1934 en connaîtra une longue série. Déjà ont eu lieu cinq béatifications. Se succèdent maintenant les canonisations. Nous présenterons prochainement les nouveaux saints. Saluons aujourd'hui avec un religieux respect les cinq bienheureux de l'Année sainte.

C'est-à-dire, dans l'ordre des béatifications :

La bienheureuse Marie Pelletier ;  
La bienheureuse Vincenza Gerosa ;  
La bienheureuse Gemma Galgani ;  
Le bienheureux Joseph Pignatelli ;  
La bienheureuse Catherine Labouré.

Les bienheureuses Marie Pelletier et Catherine Labouré sont Françaises ; le bienheureux Pignatelli, Espagnol ; les bienheureuses Vincenza Gerosa et Gemma Galgani, Italiennes. L'Italie, l'Espagne et la France sont certainement les pays qui ont donné à l'Église le plus grand nombre de saints depuis le IV<sup>e</sup> siècle, depuis que le catholicisme est entré officiellement dans la vie sociale du monde civilisé. Il y eut bien des époques glorieuses durant lesquelles l'Angleterre et l'Irlande, notamment, méritèrent le nom d'île des Saints. Mais la fécondité durable, inépuisable, traversant les siècles et les bouleversements politiques, ne se retrouve nulle part au même degré qu'en Italie, en France et en Espagne. Ce sont des nations privilégiées dans l'ordre surnaturel.

Tous les bienheureux qui viennent d'être élevés sur les autels sont des religieux, sauf Gemma Galgani. Encore faut-il noter qu'elle eut toute sa vie un désir intense d'entrer dans la Congrégation des Passionnistes et que celle-ci revendique justement la nouvelle bienheureuse comme une gloire de famille. Seconde constatation que nous obligent de faire la justice et la vérité. Les ordres religieux, surtout depuis quatre ou cinq siècles, produisent la majorité des saints que glorifient les miracles de Dieu et le jugement de l'Église.

Joseph Pignatelli, Vincenza Gerosa et Marie Pelletier ont vécu au début du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils ont connu, au temps de leur enfance ou de leur jeunesse, la grande époque révolutionnaire. Catherine Labouré est du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Gemma Galgani, de la fin. Elle est même un peu du XX<sup>e</sup> siècle, puisqu'elle est morte, et très jeune, en 1902. Elle est la première bienheureuse du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous commencerons par elle nos présentations.

Il nous souvient des discussions qui eurent lieu à son sujet vers 1908-1910. Un religieux passionniste, le P. Germano, directeur spirituel de Gemma Galgani, venait d'en écrire la biographie. Ce livre s'était répandu avec une rapidité sensationnelle. Gemma Galgani, inconnue durant sa vie, sauf de quelques personnes de Lucques, devint, à peine morte, extrêmement populaire dans toute l'Italie, à peu près comme, en France, quelques années auparavant, Thérèse de Lisieux.

N'est-il pas étonnant qu'à une époque comme la nôtre ce soient des vies de saints où le surnaturel et la mystique sont comme isolés de tout élément plus humain, tels que le talent et la science, l'audace et le succès des entreprises, les luttes ardentes contre les ennemis de l'Église et du Christ, n'est-il pas étonnant, dis-je, que ce soient des vies contemplatives, celles d'une Thérèse Martin, d'une Gemma



Galgani, d'un frère Mutien, qui attirent l'admiration et les hommages des foules? Le sentiment des simples et des humbles, même quand ils ne sont pas très éclairés, à condition de ne pas être déformés, va d'instinct à l'essentiel de la vie chrétienne et de la sainteté.

\* \* \*

Gemma Galgani est une stigmatisée, une de ces privilégiées qui eurent une telle compassion des souffrances du Christ et qui connurent une telle participation à son expiation rédemptrice que la puissance divine, pour mettre leurs sens à l'unisson de leur âme, les crucifia miraculeusement et véritablement. Saint François d'Assise est le chef de file des stigmatisés. Il avait désiré si passionnément de ressembler à son Maître crucifié que Notre-Seigneur un beau jour eut pitié de lui, et, sur une montagne plus élevée, plus sauvage et plus mystique que le Calvaire, le Poverello, se trouva tout à coup en face d'un chérubin qui le cloua douloureusement sur une croix invisible. Le saint redescendit de cette montagne sacrée les mains et les pieds percés, le cœur ouvert de douleur et d'amour.

Voici comment Gemma Galgani raconte elle-même sa crucifixion mystique :

*C'était le soir. Tout à coup, et plus brusquement que d'habitude, j'éprouve une vive douleur de mes péchés. Cette souffrance fut si forte que jamais je ne l'ai ressentie à un tel degré. J'en étais pour ainsi dire prête à mourir. Ensuite il se fit en mon âme un recueillement de toutes mes facultés. Mon intelligence ne voyait plus que mes péchés et la grandeur de l'offense envers Dieu. La mémoire me les rappelait tous et me représentait tous les tourments que souffrit Jésus pour me sauver. La volonté me les faisait détester tous et promettre de tout souffrir pour les expier. Une masse de pensées se présentèrent à la fois à mon esprit, et c'étaient des pensées de douleur, d'amour, de crainte, d'espérance, de réconfort.*

*Au recueillement intérieur succéda bientôt le ravissement des sens, et je me trouvai en présence de ma Mère céleste, qui avait à sa droite mon ange gardien. Celui-ci me demanda le premier de réciter l'acte de contrition. Dès que je l'eus terminé, la Madone m'adressa ces paroles : « Ma fille, au nom de Jésus, tes péchés te sont remis ». Ensuite elle ajouta : « Jésus, mon fils, t'aime tellement et il veut te faire une grâce; sauras-tu l'en rendre digne? » Ma misère ne savait que répondre. Elle ajouta encore : « Je serai ta mère; te montreras-tu ma vraie fille? » Elle ouvrit son manteau et m'en couvrit. A cet instant apparut Jésus, qui avait toutes ses blessures ouvertes; mais il n'en sortait plus du sang, c'étaient comme des flammes qui en jaillissaient. Instantanément, ces flammes touchèrent mes mains, mes pieds et mon cœur*

*Je me sentis mourir, je serais tombée à terre, si ma Mère ne m'avait pas soutenue, en me laissant couverte de son manteau. Je dus rester plusieurs heures dans cette position. Ensuite je me retrouvai agenouillée à terre, mais je sentais encore une forte douleur aux mains, aux pieds, au cœur. Je me relevai pour me mettre au lit, et je m'aperçus que là où j'éprouvais de la douleur, du sang coulait. Je couris de mon mieux ces parties de mon corps et puis, aidée par mon ange, je pus me mettre au lit. (Autobiografia, pp. 76, 77, 78.)*

Ceci se passait en 1899, trois ans avant la mort de Gemma Galgani. Comme chez Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth, et comme chez la plupart des stigmatisés, le miracle se renouvela régulièrement tous les jours spécialement consacrés au souvenir de la Passion du Christ.

On comprend que le P. Germano ait été impressionné par ce miracle émuant qu'il eut, durant des années, continuellement sous les yeux. Il en écrivit avec enthousiasme. Il commenta les paroles et les gestes de la stigmatisée. Il édifia sur cette expérience

nouvelle toute une doctrine spirituelle, ascétique et mystique. Il disait parfois : « lorsque je prends la plume pour écrire de Gemma Galgani, je me sens inspiré. » Cette inspiration parut suspecte aux avocats du diable. On sait qu'il s'en présente toujours et en nombre plus que suffisant lorsque s'ouvre une cause de béatification. Le P. Germano fait vers 1910 quelque peu figure d'illuminé dans les milieux des Congrégations romaines.

D'autant plus que le médecin traitant de Gemma Galgani ne se sentait pas, lui, inspiré du tout lorsqu'on l'interrogeait sur sa cliente extraordinaire. « Vous pouvez canoniser Gemma Galgani, disait-il, c'est une sainte. Mais ne me posez pas de questions sur ses stigmates, cela gênerait la cause. »

Il avait sans doute ses théories sur les stigmates. Il trouvait le tempérament de Gemma Galgani tellement exceptionnel que les phénomènes les plus inouïs lui paraissaient expliquables et naturels en l'occurrence.

Nous avouons ne pas comprendre cette attitude que prennent volontiers, parfois avec affectation dédaigneuse, les médecins et autres spécialistes des sciences expérimentales. Parce que le miracle comme tel n'a pas été rencontré par la pointe de leur scalpel ou de leur investigation scientifique, ils nient, ils doutent, ils traitent de crédules tous ceux qui crient au merveilleux et à l'intervention surnaturelle. En fait de stigmates, notamment, je ne vois pas qu'on ait jamais répondu au défi du Dr Van der Elst, de Paris, demandant qu'on lui signale un seul cas dûment prouvé et contrôlé, non pas de stigmatisme profond causé par l'hystérie ou par n'importe quelle autre forme d'exaltation nerveuse, mais seulement de blessure rompant l'épiderme et les vaisseaux sanguins. Or, les stigmates, scientifiquement et médicalement constatés, d'une Thérèse Neumann et d'une Gemma Galgani sont des plaies profondes et vives, qui ont d'ailleurs ceci d'étrange qu'elles ne provoquent pas dans l'organisme la réaction habituelle de défense et de réparation des tissus.

Le décret de béatification de Gemma Galgani parle à peine de ses stigmates. Car ce n'est pas aux grâces extraordinaires que se mesure la sainteté, mais à la pratique des vertus. Ensuite on cherche confirmation divine dans les miracles opérés après la mort et par l'intercession du serviteur ou de la servante de Dieu. Les stigmates ne peuvent donc pas tenir lieu de ces miracles et de ce témoignage divin. C'est plutôt la sainteté dûment constatée et les miracles posthumes qui authentiquent les stigmates. D'où l'on comprend l'attitude extrêmement réservée — à ne pas confondre avec l'attitude sceptique et dédaigneuse — de l'autorité ecclésiastique à l'égard des stigmatisés durant leur vie.

\* \* \*

En lisant les paroles enflammées de Gemma Galgani sur la Passion du Christ et sur la culpabilité humaine, nous sommes forcés de nous dire : en vérité, nous n'aimons pas assez, nous n'aimons pas le Christ! En parcourant la vie de Catherine Labouré, c'est une autre exclamation qui jaillit de notre âme : nous ne sommes pas humbles!

Catherine Labouré est Sœur de charité de Saint-Vincent de Paul. Elle porta toute la vie la cornette aux grandes ailes que l'on voit sans cesse en quête de la misère humaine comme les abeilles cherchent le miel des fleurs. Elle fit partie de cette légion de religieuses dont leur fondateur avait déclaré qu'elles auraient pour monastère la maison des malades, pour cellule une chambre louée, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues des cités et les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance et pour grille, la crainte de Dieu. Cette armée est libre un instant chaque année, le jour de l'Annonciation, de secouer le joug et de jeter armes et bagages. Les vœux de religion sont renouvelés ce jour-là



dans toute la Congrégation. Elles ne se rendraient même pas coupables de désertion, du moins légalement, et ne deviendraient pas réfractaires, celles qui, ce jour-là, reprendraient leur liberté. Mais d'un seul cœur, avec plus d'élan que la première fois, elles s'offrent de nouveau au service de Notre-Seigneur dans la personne des pauvres et des malades. Cet holocauste virginal renouvelé tous les ans en même temps dans tous les pays du monde est un de ces actes qui contribuent sans doute le plus à nous garder et à garder au monde la bienveillance divine.

En 1830, Catherine Labouré eut le bonheur d'assister au transfert solennel des reliques de saint Vincent de Paul. On sait que cette manifestation fut comme un souffle céleste passant sur la fièvre révolutionnaire de Paris.

Cette même année, Catherine Labouré eut sa première vision. Elle la raconte de la manière suivante.

Le 18 juillet, à 11 h. 1/2 du soir, une voix d'enfant, celle de son ange gardien, l'invite à se rendre à la chapelle. Elle obéit.

*Là l'enfant me prévint que la Très Sainte Vierge était là. La voilà ! Du côté droit de l'autel j'entendis comme le bruissement d'une robe de soie, puis je vis une dame d'extraordinaire beauté avancer vers la gauche et venir s'asseoir sur un fauteuil dans le chœur de l'église. Le fauteuil, la pose de la dame, son vêtement reproduisaient à peu près le tableau de sainte Anne; mais l'aspect de la personne était bien différent.*

*Je ne pouvais croire que je me trouvais réellement en présence de la Très Sainte Vierge. Mais l'enfant me répétait : « C'est la Sainte Vierge ! » Et parce que j'hésitais encore, d'une voix forte, d'une voix d'homme, il me reprocha à peine mon doute. Je tournai mes regards vers la Dame, puis me précipitai à ses pieds sur les marches de l'autel, jetant mes mains sur ses genoux. A ce moment, j'éprouvai la plus grande joie de ma vie, et je suis incapable d'en exprimer la douceur. La Madone m'enseigna comment je devais me comporter avec mon directeur et m'instruisit d'une foule d'autres choses que je ne devais pas manifester pour l'instant. M'indiquant de la main gauche les degrés de l'autel, elle me dit que dans mes peines j'aie m'y prosterner et y répandre mon cœur, que j'y recevrais toutes les consolations dont j'aurais besoin... Je ne pourrais pas dire combien de temps je restai avec elle. Je me souviens seulement qu'après m'avoir parlé longuement, elle s'en alla, disparaissant, comme une ombre qui se dissipe, vers la tribune par où elle était venue.*

Et après avoir raconté comment l'ange la reconduisit au dortoir, Catherine Labouré note pour finir :

*Ayant regagné mon lit, j'entendis sonner les deux heures de la nuit, mais je ne pus me rendormir.*

Dans des visions suivantes, la fille de Saint-Vincent de Paul apprit quarante ans à l'avance les horreurs de la Commune et le meurtre de l'archevêque de Paris. Mais l'objet principal des visites de la Vierge fut de confier à notre religieuse une importante mission. Celle de faire frapper et répandre une médaille en l'honneur de l'Immaculée Conception. On était loin encore de la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception et des apparitions de Lourdes. La proclamation est comme encadrée par les deux révélations privées à Catherine Labouré et à Bernadette Soubirous. Et voici qu'en cette Année sainte, septante-cinquième anniversaire des apparitions de Lourdes, Catherine Labouré est béatifiée et Bernadette Soubirous sera canonisée.

La médaille dont le modèle fut présenté à Catherine Labouré par la Très Sainte Vierge elle-même portait d'un côté l'image de Marie auréolée par l'inscription : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, et au revers, deux cœurs, l'un surmonté d'un M et percé d'un glaive, l'autre surmonté d'une croix et couronné d'épines.

La messagère de la Vierge parla de la chose à son directeur. Celui-ci fut admirable de discrétion en même temps que de docilité aux ordres de l'apparition. La médaille fut frappée. Elle se répandit avec une rapidité étonnante dans le monde entier. Elle obtint tant de faveurs de toute nature que bientôt on ne l'appela plus que la médaille miraculeuse. Personne ne connaissait l'humble religieuse à qui Notre-Dame avait confié son message. Catherine Labouré trouvait cela tout naturel. Pourquoi son nom aurait-il été mêlé à cette histoire prodigieuse et surnaturelle ? Il lui suffisait d'apprendre que la médaille se répandait partout et suscitait partout une dévotion plus fervente envers l'Immaculée Conception, en même temps qu'elle attirait les grâces les plus extraordinaires, temporelles et spirituelles. Elle s'en réjouissait dans la paix de son humble vie.

Elle se réjouit notamment lorsqu'elle apprit la conversion d'un Juif, appelé Ratisbonne, à qui la Sainte Vierge était apparue dans une église de Rome, avec les traits et l'attitude que lui avait donnés le graveur de la médaille miraculeuse. Ce Juif, qui pensait à tout ce qu'on voudra, excepté à se convertir au catholicisme, avait accepté la médaille miraculeuse pour faire plaisir à un ami et il était entré par curiosité, en attendant ce même ami, dans l'église de Saint-André delle Fratte. C'est là qu'il fut foudroyé, comme saint Paul sur le chemin de Damas. Il se convertit, devint prêtre, fonda une Congrégation de prêtres et une Congrégation de religieuses sous le nom de Notre-Dame de Sion pour travailler au salut d'Israël.

Catherine Labouré louait Dieu et repassait toutes ces choses dans son cœur ainsi qu'il est dit de Marie aux livres saints. De toute cette histoire merveilleuse, une des plus grandes merveilles est certainement l'humilité et la vie obscure de son héroïne. Mais voici l'heure où devaient s'accomplir les paroles évangéliques : « Ceux qui s'abaissent seront élevés et ceux qui s'élèvent seront abaissés. »

\* \* \*

Afin de ne pas allonger trop démesurément cet article, force nous est bien de présenter plus rapidement les trois autres personnages béatifiés ces dernières semaines.

Joseph Pignatelli était jeune profès de la Compagnie de Jésus lorsque souffla en tempête la persécution qui devait aboutir à la suppression temporaire de cet ordre puissant. Milice du Saint-Siège, elle allait être frappée par le Souverain Pontife, cédant à une pression incroyable de la plupart des Cours de l'Europe. Clément XIV appliqua le principe du moindre mal, que l'on a assez reproché aux moralistes de la Compagnie d'avoir enseigné et appliqué trop volontiers. C'est un des épisodes les plus pénibles de l'histoire de l'Eglise.

Le P. Pignatelli, expulsé d'Espagne, s'était réfugié dans les Etats pontificaux. Il erra et séjourna en Italie durant toute la période de la suppression. Il reconstitua une sorte de communauté qui était comme l'étincelle sous la cendre et qui permettrait de rallumer le feu sacré dès que s'apaiserait la tempête. Lorsque Napoléon obligea le pape Pie VII à quitter sa ville et ses Etats, le P. Pignatelli, qui appartenait à la haute société espagnole et qui venait de recevoir une somme considérable d'une de ses parentes, en fit don à Sa Sainteté. Les biographes du nouveau bienheureux exaltent la magnanimité de ce geste filial, qui paraît d'ailleurs providentiellement le retour des Jésuites en Italie et la reconstitution canonique de la Compagnie. On peut dire d'ailleurs qu'elle n'avait pas été complètement éteinte ni interrompue. Les Jésuites n'avaient pas été expulsés de la Prusse protestante ni de la Russie orthodoxe et la bulle de suppression n'y avait pas été promulguée. C'est de là que revinrent, sous la restauration religieuse des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, les



éléments qui fondèrent à nouveau la Compagnie de Jésus. Le restaurateur principal en fut le P. Pignatelli. Le décret qui vient de le béatifier célèbre sa constance et la paix de son cœur dans la redoutable adversité qu'il traversa et subit durant de longues années, ainsi que sa foi inébranlable en l'assistance divine promise par le Christ à son Église et, enfin, sa fidélité à la vocation religieuse et au vœu de servir le Saint-Siège avec un dévouement absolu.

\* \* \*

La bienheureuse Vincenza Gerosa est fondatrice d'une Congrégation de charité.

Elle est d'une région italienne très laborieuse, où, même avant le fascisme, on ne connaissait pas l'indolence méridionale : Brescia, en Lombardie.

Parmi les Congrégations de charité, il en est beaucoup dont les constitutions, les objectifs et l'inspiration sont tellement semblables que l'on se demande s'il ne vaudrait pas mieux les fondre en une seule et puissante institution. Si le recrutement et la vitalité languissent, il ne faudrait pas hésiter de recourir à cette extrémité. Mais lorsqu'une œuvre est prospère et est visiblement bénie par la Providence, qui donc oserait prendre la responsabilité d'interrompre sa carrière ?

Dans la vie religieuse et les entreprises d'apostolat, beaucoup moins encore que dans la finance et l'industrie, tout ne peut pas être trusté. Un établissement de grande puissance ne remplace pas entièrement plusieurs institutions d'envergure moyenne. Il faut des Congrégations religieuses de développement et de prestige divers. Chacune trouvera sa tâche et, au total, les âmes, l'Église et la civilisation y gagneront. L'Esprit-Saint respecte la liberté humaine, même quand celle-ci n'est pas rigoureusement commandée par une sorte de logique et de métaphysique de l'organisation et de l'action.

L'ordre fondé il y a un siècle par Vincenza Gerosa compte plus de cinq mille religieuses et a des maisons sous toutes les latitudes et dans les cinq continents. C'est là un ensemble d'œuvres et de personnes dont le gouvernement suffit bien à une supérieure de tête et à son conseil.

La logique simpliste avait créé, il y a quelques années, un sentiment défavorable, dans les milieux ecclésiastiques, au maintien et surtout au développement de ce réseau inextricable d'institutions religieuses dans le monde catholique. Un prélat nous disait un jour, dans ce style un peu sceptique qui a toujours fleuri à Rome : « Je suis persuadé que dans l'éternité une auréole spéciale est réservée à ceux qui, au XX<sup>e</sup> siècle, n'auront fait aucune fondation. En attendant, tous les fondateurs et les fondatrices sont béatifiés et canonisés l'un après l'autre. Les institutions religieuses dont les fondateurs ne sont pas encore canonisés ni même béatifiés font figure de parents pauvres. Elles assaillent littéralement le Ciel et la Congrégation des Rites jusqu'à ce qu'elles aient reçu satisfaction.

\* \* \*

La bienheureuse Marie Pelletier est aussi une fondatrice ou, pour être exact, une co-fondatrice ou sous-fondatrice. Elle a créé un organisme nouveau dans une Congrégation de charité, l'Institut du Bon Pasteur.

Elle eut donc l'inspiration généreuse et hardie d'instituer des refuges pour femmes déçues. Elle inscrivit dans les règles de son œuvre que ces malheureuses seraient traitées avec tous les honneurs et toutes les bontés que peut inspirer la charité surnaturelle, le plus pur et le plus haut esprit de l'Évangile.

Nous avouons qu'une œuvre a poussé plus loin encore que l'Institut du Bon Pasteur les délicatesses de la charité évangélique

envers les victimes du vice, c'est la Congrégation des Réhabilitées. Ici la vie religieuse est offerte comme moyen suprême et magnifique de réhabilitation. Evidemment, un long postulat et un noviciat particulièrement sévère sont exigés. Mais la charité transfigure toutes les exigences et toutes les sévérités. Les pauvres femmes qui, au contact des âmes de pureté et de dévouement qui constituent les communautés de réhabilités, conçoivent l'ambition d'une vie généreuse d'amour et de réparation, sont introduites dans ces communautés. Et leurs nouvelles sœurs ignorent d'où vient cette recrue en robe blanche. Il en est qui viennent des meilleures familles et qui apportent au couvent toute la candeur de la vertu et de l'honneur. Et d'autres qui viennent des prisons et des mauvais lieux. Mais passé le seuil de la maison, personne, à part les supérieures majeures, ne pourrait faire le discernement. Pour le visiteur qui voit défiler la communauté comme pour les membres eux-mêmes de cette communauté, toutes ces religieuses sont des réhabilitées...

Cette invention admirable de la charité chrétienne est dans le prolongement de l'inspiration qui fit de la bienheureuse Marie Pelletier la fondatrice du Bon Pasteur. Ici, les philanthropes sincères devront bien l'avouer, la charité chrétienne est sans concurrence. Ici l'hymne enthousiaste de saint Paul à la charité peut être chanté sur le ton majeur. La charité croit tout possible. Elle a toutes les audaces et toutes les ambitions. Et l'histoire de l'Église ajoute qu'elle a connu toutes les réussites.

LOUIS PICARD.

## La vie de Stanley<sup>(1)</sup>

### LA GRANDE CHANCE

A 3 heures de l'après-midi, Stanley quitte Madrid, arrive à Paris dans la nuit du lendemain et va aussitôt au *Grand Hôtel* frapper à la porte de M. Bennett (2). Celui-ci est couché. « Qui êtes-vous ? » — « Je m'appelle Stanley. » — « Ah ! oui, asseyez-vous. J'ai une mission importante pour vous. Où croyez-vous que se trouve Livingstone ? » — « Ma foi, je n'en sais rien. » — « Croyez-vous qu'il soit encore vivant ? » — « Peut-être que oui, peut-être que non. » — « Je crois qu'il vit et qu'on peut le trouver. Je veux vous envoyer à sa recherche. » — « Pensez-vous sérieusement que j'en sois capable ? Aller jusqu'au cœur de l'Afrique chercher un homme isolé ? » — « Oui, je le pense. Tout d'abord vous devez recueillir des informations sur lui. Il est disparu. Peut-être le vieux bonhomme a-t-il besoin de secours. Emportez assez de vivres pour le ravitailler si c'est nécessaire. Il va de soi que vous suivrez vos propres plans et agirez à votre guise, mais trouvez Livingstone. »

Stanley est médusé par le sang-froid avec lequel Bennett l'envoie chercher dans le centre inexploré de l'Afrique un homme que le monde entier tient pour mort : « Avez-vous prévu les dépenses que ce petit voyage entraînera pour vous ? » demanda-t-il en souriant. — « Que coûtera-t-il donc ? » — « Le voyage de Burton et Speke a coûté 15.000 livres. » — « Bien. Voici ce que vous allez faire. Prenez 1.000 livres ; quand elles seront épuisées, 1.000 autres encore et ainsi de suite, seulement trouvez Livingstone. » — « Alors,

(1) Pages extraites d'une *Vie de Stanley*, que publiera, en juillet, la librairie Albin Michel, à Paris.

(2) Gordon Bennett, éditeur du *New York Herald*, journal pour lequel travaillait Stanley comme journaliste-globe trotter.



je n'ai plus rien à dire. Croyez-vous que je doive me rendre directement en Afrique et entreprendre aussitôt la recherche de Livingstone? — « Non », telle fut l'étonnante réponse de Bennett; elle caractérise bien un journaliste qui veut tirer de son argent le meilleur rendement. « Je désire que vous assistiez tout d'abord à l'inauguration du canal de Suez et remontiez ensuite en bateau le cours du Nil. Décrivez exactement tout ce qui peut intéresser des touristes américains, et ce qui là-bas est digne d'être vu. Vous pouvez ensuite vous rendre en Palestine. J'ai appris que l'on a fondé à Londres une société archéologique; l'ingénieur du roi, Charles Warrens, veut retrouver le plan de l'ancienne Jérusalem en utilisant les ruines souterraines. Voyez cela. Visitez ensuite Constantinople pour nous renseigner sur les dissentiments existant entre le Sultan et le Khédive. Envoyez-moi ensuite un article sur les champs de bataille de Crimée. De là vous partirez pour la mer Caspienne en traversant le Caucase. Les Russes organisent une expédition contre la Chine. Ensuite vous pourrez vous rendre aux Indes par la Perse et nous envoyer vos impressions sur Persépolis. Bagdad se trouvera sur votre route; pourquoi ne pousseriez-vous pas une pointe jusqu'à cette ville pour nous renseigner sur la question du chemin de fer de l'Euphrate? Enfin, quand vous aurez vu l'Inde, vous pourrez vous occuper de Livingstone. Il est possible que l'on ait entendu parler de lui jusque là et qu'il soit en route pour Zanzibar; ne vous donnez plus alors la peine de le chercher, ce qui nous épargnera des dépenses. C'est un surris que je fixe. Si vous n'apprenez rien sur lui, allez le chercher jusqu'au centre de l'Afrique. S'il est en vie, recueillez des informations sur lui et sur ses découvertes; s'il est mort, apportez-nous les preuves de son décès. C'est tout. Bonne nuit et Dieu vous protège! »

Voilà un programme qui donne le vertige même à Stanley.

Il est si pénétré de cette conversation que ce n'est qu'à grand-peine qu'il ne révèle rien à un confrère anglais, Mr. King, qui habite le même hôtel que lui. Il aurait bien voulu connaître l'opinion de ce journaliste sur ses projets, savoir s'il croyait possible de découvrir Livingstone, mais il n'osa pas s'ouvrir à King par crainte de la concurrence, et il se comporta comme s'il n'avait reçu que la mission d'assister à l'inauguration du canal de Suez.

En dix phrases lapidaires, il raconte comment il s'est acquitté des missions préliminaires avant d'entreprendre la vraie mission, qui resta secrète jusqu'au dernier moment. « Je remontai le Nil, vis à Philée l'ingénieur en chef de l'expédition Baker, Mr. Higginbotham, et réussis à empêcher un duel entre lui et un jeune Français écervelé, qui l'avait provoqué au pistolet, parce que l'ingénieur, trompé par le fez que celui-ci arborait, l'avait pris pour un Egyptien. J'ai parlé à Jérusalem avec Charles Warrens et suis descendu dans les excavations pour examiner, sur les pierres du temple de Salomon, les inscriptions des travailleurs syriens. Après avoir visité la mosquée de Stamboul, j'ai parcouru les champs de bataille de Crimée, le livre célèbre de Kinglake à la main. A Odessa, j'ai dîné avec la veuve du général Liprandi. J'ai rencontré, à Trébizonde, l'explorateur de l'Arabie Palgrave et, à Tiflis, le gouverneur du Caucase, baron Kikolay. En traversant la Perse, j'ai joui de l'hospitalité de l'ambassadeur russe et de la Société indo-européenne des Télégraphes, et, à l'instar d'hommes célèbres, j'ai gravé mon nom dans les décombres de Persépolis. En août 1870, j'arrivai aux Indes; en octobre, à bord du *Polly*, je fis, en dix jours, la traversée de Bombay à Saint-Maurice. Comme le premier timonier un certain William Lawrence Farquhar, de Leit (Ecosse), était un excellent marin, je l'engageai, dans l'espoir qu'il pourrait m'être utile pour le voyage de Zanzibar à Bagamoyo et de Bagamoyo dans l'intérieur de l'Afrique. Comme il n'y avait pas moyen de gagner Zanzibar, je me rendis en bateau aux Seychelles, et là un baleinier américain nous transporta, Farquhar et moi, dans cette île, où nous arrivâmes le 26 janvier 1871. »

Et maintenant, il va à la recherche de Livingstone, entreprise qu'il qualifie « vol d'Icare du journalisme », dans son langage caractéristique; « beaucoup m'auraient même taxé de donquichottisme », ajoute-t-il non sans amertume, mais il croit devoir repousser cette qualification en raison des résultats positifs qu'il a obtenus. Il se trompe. Il y a autant de Don Quichotte en lui que chez tous les grands explorateurs et découvreurs; seulement il n'en sait rien.

David Livingstone, le « chercheur de fleuves », comme le désignaient les indigènes de l'Afrique par une sonore appellation mythologique, était diamétralement opposé à Stanley aussi bien dans son apparence que dans son caractère. Par une ironie de l'histoire, à moins que ce ne soit par une profonde finalité, ces deux hommes si foncièrement différents se sont rencontrés dans la solitude la plus farouche, chacun au moment décisif de son existence, l'un éclairé par le soleil de la gloire, l'autre obscurci par l'approche de la mort; celui-là, l'homme d'action des pieds à la tête, celui-ci, rêveur silencieux; Stanley, conquérant et reporter (alliance qui ne s'était pas réalisée jusqu'alors); Livingstone, pasteur méditatif; le premier chargé de la mission d'informer les lecteurs du *Herald* de tous ses faits et gestes, le second ne haïssant ni ne craignant rien tant que la publicité, s'efforçant uniquement d'enfermer sa vie dans l'obscurité des steppes et des forêts vierges et de garder pour lui ses découvertes. Si l'on voulait désigner l'homme qui, à cause de ses dispositions morales et de la noblesse de son attitude, excèra tout ce qui sent le bruit et la réclame, il faudrait choisir Livingstone. La rencontre du journaliste et du pasteur a été la confrontation de deux conceptions du monde et de deux époques historiques.

Livingstone descendait d'une ancienne famille écossaise. Un de ses aïeux était tombé à la bataille de Culloden. Après avoir étudié la médecine, le futur « chercheur de fleuves » était entré dans la société londonienne des missions. Il venait d'être nommé pasteur quand il obtint son diplôme de docteur. Unir la religion et la science lui paraissait une obligation morale. A l'âge de vingt-sept ans, il se rendit pour la première fois à la colonie du Cap. Neuf ans plus tard, en compagnie de sa femme et de ses enfants (entreprise risquée, dont il n'ignorait pas les dangers), il parcourut le désert de Kalahari jusqu'au lac Ngami, atteignit en 1851 le haut Zambèze, traversa, de 1853 à 1856, tout le sud de l'Afrique jusqu'à Loanda, rebroussa ensuite chemin jusqu'à Quilimane et découvrit sur ce parcours les chutes Vittoria du Zambèze. Durant six ans, de 1858 à 1864, il explora cette région fluviale jusqu'aux lacs Nyassa et Chirwa, remonta le Rowouma, atteignit le lac Tanganyika, le fleuve Louapoula, les lacs Moéro et Bangouélo. A cette époque, il se sépara de sa famille, qui retourna vivre en Angleterre.

Ces détails ne disent rien. L'exploration du pays lui importait moins que la conversion des indigènes. C'était un vrai missionnaire qui suivait l'appel de sa vocation. Les nègres eux-mêmes, isolés ou par tribus, qui ne savaient ni ne pouvaient comprendre ce que c'est qu'un chrétien, le regardaient avec une timide vénération et célébraient son arrivée comme une fête. De Kasai à Angola, du lac Ngami à la Côte Occidentale, son nom était un message d'aide et de paix. Il aimait les nègres. Il n'est guère d'Européens qui aient eu une plus profonde connaissance que lui de la race noire, de ses mœurs, de ses cultes, de ses institutions et de ses traits de caractère, — aucun avant lui à coup sûr et peut-être même après, — car il avait gagné cette connaissance en vivant avec les indigènes, non par l'observation ni par l'esprit de recherche. Aussi devint-il pour les noirs une grande figure, un saint nomade, qui savait apaiser les différends et terrifiait les trafiquants d'esclaves.

Depuis l'année 1866, les amis de Livingstone et tous ceux qui



s'intéressaient à son sort l'avaient perdu de vue. Dans son pays, on ne recevait plus de lettres du voyageur; sa famille et ses enfants ignoraient où il se trouvait, l'opinion publique s'inquiétait de plus en plus.

Stanley est obligé de réfléchir à la nature énigmatique des noirs africains. Entre ceux-ci et les nègres des Etats du Sud de l'Amérique, qu'il connaît ou croit connaître, aucune ressemblance. Il lui faut se faire une idée claire du sauvage, alliage de démon et d'enfant, dont l'âme est séparée de la sienne par un abîme et qu'il ne saurait que difficilement se représenter. Un Gallois, qui a grandi en Amérique, ne peut pas de bon gré se mettre dans la peau d'un autre homme. Mais il doit absolument le faire pour pouvoir vivre dans cette Afrique inquiétante. Stanley fait des efforts sincères pour maîtriser en soi l'orgueil de la race blanche; de tous les côtés il s'attaque au problème, mais il est soit trop doux, soit trop rude, tantôt trop réservé, tantôt trop confiant; toujours il se heurte à une méfiance invincible, à la peur, à l'effronterie et à la dissimulation. Il ne peut s'entendre qu'avec un seul indigène; avoir affaire à une demi-douzaine d'entre eux à la fois est intolérable, affronter la masse demande le sang-froid d'un homme d'acier. Et cependant, il y a, dans toutes les tribus et peuplades, quelques types qui non seulement sont beaux physiquement, bien proportionnés comme des statues grecques, mais nobles dans leur façon de penser, généreux, fiers et sensibles. Peu à peu, il apprend à les discerner, à la longue, il trouve le ton et les gestes qui agissent sur eux, et, chose curieuse, il remarque que cela est exclusivement une question d'ingéniosité et d'adaptation personnelle, et non pas, comme il l'avait pensé tout d'abord, de calcul, de politique et de brutale autorité. Celui qui veut gagner de l'influence sur autrui doit tout d'abord être maître de soi. On voit comme il se trompe au début, même pour les choses simples. Voici une scène amusante, qu'il décrit à peu près dans le style de Mark Twain ou d'un dessinateur du *Punch*, car, en vrai Anglo-Saxon, il n'est pas dépourvu dans certaines situations d'un humour savoureux. Une caravane de Wangwanas lui apporte un jour des journaux américains. Etendu le matin sous sa tente, il lit le compte rendu d'une réception chez le président des Etats-Unis, œuvre de son confrère Jenkins. Celui-ci ne se lasse pas d'énumérer les toilettes splendides des dames admises à cette cérémonie, et Stanley apprend qu'une plume d'autruche, couleur lavande, ondule au-dessus des charmantes boucles grises de M<sup>me</sup> une telle, quels diamants arbore la majestueuse M<sup>me</sup> X..., que la femme du banquier Z... est apparue dans un manteau garni de satin écarlate et avec quelle affabilité le président s'est entretenu avec ses hôtes. Arraché à sa lecture par des chuchotements, Stanley lève les yeux de son journal et aperçoit les corps couleur cirage d'un groupe de jeunes négresses, venues du village voisin; ce sont les filles du roi. Elles s'efforcent vainement de découvrir le secret qui doit se trouver dans l'immense feuille de papier, que l'homme blanc a étendue devant son visage. Et alors Stanley s'abandonne à des considérations philosophiques sur le contraste existant entre le tableau tracé par son confrère Jenkins et le spectacle qui s'offre à ses propres yeux, entre les beautés parées de Washington et ces jeunes adolescentes qui, avec la crête de coq plantée dans leur chevelure laineuse, les ornements de cuivre pesant au moins trois livres sur la tête et aux pieds et leur nudité innocente, se sont invitées chez lui. Cette réflexion est superficielle, mais quand il se met à râiller les volumineux séants des princesses noires, nous le trouvons plutôt déplaisant.

Car Stanley voit avec les yeux de l'intrus, qui effleurent et ne

font que noter. L'étonnement des petites négresses va beaucoup plus loin que la philosophie sociale du reporter.

\* \* \*

Les insectes pullulent; partout où le pied se pose, des mille-pattes vermiformes de toute couleur; dans les taillis pendent des nids de guêpes à tête jaune, armées d'un aiguillon aussi venimeux que celui du scorpion; des scarabées, grands comme des souris, roulent partout leurs boules d'excréments; des vers se nichent dans les oreilles; puces, sauterelles innombrables; les termites détruisent nattes, coffres, vêtements, et il faut veiller à ce qu'ils ne rongent pas la tente tout entière durant la nuit.

La vallée du Malaka est très giboyeuse; au point du jour se montrent koudous et bubales, antilopes et zèbres; la nuit la hyène pousse son cri effroyable et le lion son rugissement lugubre, qui semble remonter du fond de la préhistoire.

Les porteurs (*pagazi*) se fatiguent, tombent malades; néanmoins il faut réduire les portions. Quand les nègres sont exténués, ils se couchent par terre et restent immobiles; le soir on ne les trouve plus et on doit aller à leur recherche. Maintes fois toute la caravane chancelle d'épuisement, les ânes ne peuvent avancer dans la boue, semblant cloués sur place; quand, à coups de fouet, l'un est arraché à l'enlisement, l'autre s'effondre. Travail de Sisyphe. Stanley doit souvent intervenir en personne, sans souci des furieuses averses. Aspect spleenétique des forêts ruisselantes, baignées dans une nuée grise, des touffes innombrables d'herbe à tigre, des collines couvertes d'arbres putréfiés et de bambous moisis!

La petite vérole se déclare. Les villages sont submergés par la fange. Quand la saison des pluies touche à sa fin, le soleil chauffe à une température de 43 degrés Réaumur. Farquhar, le chef du cinquième détachement, a le mal de Bright; Stanley s'entend avec lui à l'aide de brefs et rapides messages. Il est impossible de maintenir l'expédition sous un commandement unique.

A Ougogo, Stanley perd patience et sang-froid devant les exigences draconiennes des nègres. Le Hanga, c'est le droit de passage. Des Arabes expérimentés lui apprennent que l'on ne peut rien obtenir par la force; il faut négocier ou employer la ruse. Le pays est dominé par de nombreux tyranneaux, dont chacun veut pressurer l'homme blanc. Il ne sert à rien de frapper autour de soi à coups de fouet quand les indigènes deviennent importants; il est préférable de leur parler et de leur en imposer par une diversion inattendue. Ils ne se soumettent qu'à la force calme; la colère soulève leurs rires. Quelle prise pourrait avoir sur leur masse la rage d'un blanc isolé? Son calme, au contraire, les maîtrise comme par magie. Il faut longtemps pour que Stanley saisisse cela. Agir différemment, c'est donner un coup d'épée dans l'eau.

Images de mort comme dans l'expédition d'Alexandrie. Un *Pagazi* s'écroule et ne peut plus se relever. Homme par homme, la caravane défile devant lui; il les regarde tous tristement; quand passe le dernier, il expire. « C'est une chance qu'il soit mort, pense Stanley, autrement son corps serait resté sans sépulture. »

Si les chefs envoient leurs messagers réclamer le hanga, un tumulte effroyable éclate dans le camp: cliquetis de voix, injures et menaces, déchaînement d'une légion démoniaque. Stanley ne s'en émeut plus; assis dans sa tente, il travaille paisiblement à son journal. C'est quand le silence se rétablit que la situation devient menaçante; le chef s'est présenté en personne. Stanley se montre alors pour défendre ses intérêts.

Oasis de palmiers, joie des yeux, délassement. Une chaîne montagneuse se dresse jusqu'à une altitude de 2,000 mètres; au sommet s'étend la vaste plaine de sel, qui sépare Ougogo de Onyanzi. Quelles dimensions, quelles distances, quelle infinité! Au début



de juin, on est indécis sur le chemin à suivre. On peut marcher soit dans la direction du nord, vers Simbo, en pénétrant dans une région aride, soit vers le sud, mais il faudrait traverser le domaine d'un chef rapace, soit enfin dans une direction intermédiaire passant par une localité dénommée Kiti. Stanley veut se renseigner auprès des Arabes sur ce dernier chemin, mais ceux-ci répondent qu'ils ne s'y sont jamais engagés et ne peuvent donc rien dire. (A chaque étape, à chaque carrefour, Stanley rencontre des marchands arabes avec leurs caravanes hospitalières et serviables; ils connaissent le pays, les chemins et les périls; Stanley leur a dû de précieuses informations.)

Il se décide à passer par Kiti, le chemin le plus court vers Oumyanyembé, le « Pays de la lune ». Les guides et les Pagazi veulent s'y opposer; on ne sait où mène cette route, disent-ils; ils redoutent l'inconnu; Stanley reste ferme. En partant, il remarque que la tête du cortège prend une autre direction que celle qu'il a prescrite; ses hommes, aussi rusés que poltrons, comptant avec son ignorance du pays, pensent qu'il ne s'en apercevra pas. Stanley fait arrêter sa caravane et proclame sa résolution immuable. Les porteurs déposent à terre leur ballots : signe de révolte. Stanley a une troupe de guerriers Wanganas à sa solde, il leur commande de charger leurs fusils et d'abattre tout Pagazi qui refuserait d'obéir. Lui-même saisit un fouet, va droit au porteur le plus proche qui, obstiné, reste debout immobile, et le somme de reprendre son ballot et de marcher. L'homme obéit, suivi de tous les autres. Des scènes pareilles se renouvellent souvent. Son inflexibilité fait des miracles.

Le désert qui les entoure maintenant leur semble plus hospitalier que la région habitée. A cause de la chaleur, Stanley laisse reposer sa troupe durant le jour, mais les nuits sont froides, et les porteurs nus, pour se réchauffer, vont à une allure si rapide que leurs pieds se couvrent d'ampoules purulentes. Pittoresque pays montagneux, au milieu des forêts s'élèvent de hauts rochers de syénite, tels des obélisques sans pointe. Voici une autre contrée très peuplée : le « Pays de la lune ». Ce nom rappelle d'antiques vocables tels que l'Ultima Thulé. Il serait oiseux d'énumérer les noms des nombreux villages, Kigandou, Maroungon, Kikourou, Outendé. Là habitent des tribus, les unes adonnées à la sorcellerie, les autres au rapt et à la vente des esclaves; celles-ci tatouent leurs corps avec des symboles effroyables et vont tout nus; celles-là, arabisées, portent des chemises blanches comme neige. On peut tenir en respect bien des chefs avec une attitude digne, les gagner par la politesse; mais beaucoup d'autres, surtout Mirambo, le féroce monarque du « Pays de la lune », trouvent plus avantageux de faire la guerre. A cause de ses exigences démesurées, ce Mirambo contraint Stanley à faire un détour de plusieurs mois; secrètement l'envoyé du *Herald* quitte avec ses hommes en pleine nuit le village où campait la caravane et franchit en hâte les frontières.

\* \* \*

On devine qu'il a demandé à toutes les tribus si elles savaient quelque chose sur Livingstone, qu'il a envoyé constamment des émissaires et vérifié toutes les rumeurs recueillies par ses hommes, qu'il a questionné chaque trafiquant d'ivoire, chaque Arabe voyageur. Vainement. Mais sa confiance subsiste. « Une voix intérieure m'inspire », écrit-il dans son journal. Octobre arrive. Un chef d'équipe déserte. Au fleuve Gombé éclate une nouvelle mutinerie, cette fois plus sérieuse; plusieurs de ses hommes tentent de l'assassiner; son mépris tranquille de la mort les jette à ses pieds; il ne lui reste qu'à pardonner aux coupables pour ne pas tout mettre en péril, mais il s'entend à exploiter politiquement sa magnanimité; la grâce qu'il octroie, ils devront la payer par une soumission sans réserve. Ils apprennent à le craindre; maintenant il triomphe.

On avance à travers les défilés marécageux, des flaques d'eau bourbeuses, en s'enfonçant jusqu'aux épaules dans des trous creusés par les pieds des éléphants. Les noirs tombent de faiblesse; la nuit, ils s'assoient près du feu sans oser dormir; le rugissement des lions les rend fous de terreur. Quelques jours auparavant, à Oufermoor, une caravane arabe, trente-cinq hommes et le guide, — s'est enlisée; tous ont disparu. Lors de la traversée du fleuve Malagarazi, un des deux ânes qui restaient est entraîné au fond par un crocodile. Deux blancs meurent, presque toutes les bêtes de trait succombent.

Le 3 novembre, apparaît une caravane de quatre-vingt mille Wagonhas, tribu qui habite au sud-ouest du lac Tanganyika. Stanley pose au conducteur la question contumière; à sa joyeuse surprise, il apprend alors qu'un blanc est arrivé il y a une semaine au village d'Oudjidji, d'où vient la caravane : « Un blanc? Qui est-il? Quel air a-t-il? Est-il jeune ou vieux? » — « Vieux, il porte une barbe blanche et il est malade. » — « D'où est-il arrivé? » — « De loin d'ici. D'un pays qui s'appelle Manyouema. » — « Et reste-t-il à Oudjidji? » — « Ah! nous n'en savons rien. » — « A-t-il déjà été à Oudjidji? » — « Oui, mais il en était parti il y a longtemps. » Stanley ne peut dissimuler son ravissement. Ce blanc, c'est Livingstone. Et pas un autre. « Vite, vite, marches forcées, pas de retard, sinon il s'enfuira dès qu'il apprendra notre arrivée. » Stanley électrise les guides, il promet aux porteurs des récompenses exceptionnelles, chaque étape lui semble trop longue, il saute par-dessus tout obstacle qui lui est opposé par la nature ou les hommes, ses forces augmentent, décuplent même, il ne rêve, il ne pense qu'à l'homme blanc, il ne parle que de lui, peut-être est-il en train de mourir à Oudjidji, il n'y a plus une minute à perdre; comme un tourbillon vivant, le sauveur, le reporter, l'envoyé traverse les pays, d'Oukawendi d'Ouinza et d'Ouha : Livingstone vit!

Aube radieuse du 10 novembre. Au premier chant du coq la caravane se met en marche. Un fleuve murmure sous l'ombre verte des arbres. « Il semble nous défier d'arriver avant lui à Oudjidji », dit Stanley et l'on pressent de l'inquiétude dans ces paroles. Après avoir gravi un versant revêtu de bambous, on descend dans une gorge, puis on remonte jusqu'à un sentier uni; dans deux heures, au dire des gens qui connaissent le pays, on pourra apercevoir le lac Tanganyika. Stanley se met à pleurer d'émotion; hors d'haleine il gravit une autre colline en courant. Encore un bout de chemin. Enfin une frange argentée! C'est le massif d'un bleu noirâtre d'Ougoma, et au-dessus, brillant comme de l'argent, l'immense lac Tanganyika, ourlé par les hautes montagnes, frangé par les forêts de palmiers, qui couvre cinq degrés de longitude!

De mémoire d'homme, aucune caravane n'est passée à Oudjidji; tout le village est sur pied. Une foule tumultueuse entoure Stanley en criant, l'assaille de questions; il appelle au hasard un indigène pour s'informer de Livingstone; un nègre de haute taille, en longue blouse blanche, se presse vers lui en gesticulant, l'interpelle en anglais et se fait reconnaître comme le serviteur de Livingstone; Stanley, balancé entre la joie de la certitude et l'angoisse du doute, se fait confirmer la chose plusieurs fois, et envoie le domestique à la maison de son maître; le nègre court si vite que les pans de sa chemise blanche flottent au vent; la caravane, au bruit des yambos et au roulement des tambours, arrive à la place du Marché; là se tient debout, isolé, s'abritant les yeux de la main, en veston de flanelle rouge, pantalon gris et casquette à bande d'or, un vieux monsieur maigre, au visage chagrin, et maintenant à lieu la célèbre salutation, possible seulement entre Anglo-Saxons, la salutation raide, réservée, conventionnelle, malgré tout ce que chacun d'eux peut éprouver au fond du cœur de joie, de délivrance, de triomphe. « Mr. Livingstone, je suppose? » Et l'autre, soulevant sa casquette



en souriant faiblement : « Yes ». Sur quoi Stanley : « Je remercie Dieu de vous avoir rencontré! »

### DÉFAITE APRÈS LA VICTOIRE

Livingstone offre à Stanley sa maison, son cuisinier, ses gens, mais il s'assure que le nouveau venu ne manque de rien, bien que lui-même subisse toutes les privations; il prend Stanley pour un de ces hommes riches, aux ressources illimitées, qui voyagent pour leur plaisir; aussi se tient-il dans une réserve prudente. Il n'augure rien de bon de cette engeance. Quand Stanley le met au courant de sa mission, la surprise de Livingstone confine à l'émotion; le vieil homme ne peut concevoir que dans le monde, qui était autrefois le sien, on se soit occupé, oui, même inquiété de lui. Comme il a oublié, il se croit également oublié. Peu à peu il se dégèle, voit l'étrange jeune homme avec d'autres yeux, le trouve sympathique, le fait parler de Mr. Bennett et des États-Unis, est étonné et flatté que l'Amérique connaisse son nom. Dans ce qui n'est que sensation journalistique, il voit de l'intérêt pour sa personne. Il se passe alors un incident très curieux. Devant tous les assistants Stanley remet à Livingstone le paquet de lettres qu'il a apporté, mais celui-ci met le paquet sur ses genoux, sans faire mine de l'ouvrir. Ce manque absolu de curiosité irrite Stanley au plus haut degré : « Après une si longue absence, vous devez brûler d'impatience de lire ces lettres, docteur? », ne peut-il s'empêcher de remarquer. « J'ai attendu si longtemps des lettres que je n'en suis pas à une heure près », telle est la réponse. Livingstone préfère tout d'abord apprendre ce qui s'est passé en Europe pendant les cinq dernières années. Le messager du monde raconte, le solitaire écoute. Scène paisible, mais poignante!

Quatre mois et demi Stanley reste auprès de Livingstone, il a assez de loisirs pour apprendre à connaître l'homme. Ensemble, ils explorent le pays et naviguent sur le lac Tanganyika. Ce que veut Stanley, c'est que Livingstone atteste catégoriquement qu'il est encore en vie et que Stanley l'a trouvé, sans parler de toutes les circonstances accessoires. Avec ce témoignage, Stanley pourra prouver à Gordon Bennett et au public qu'il a rempli sa mission. Livingstone n'a aucune raison de repousser cette demande. Pourquoi dissimuler le fait qu'il vit? Que les journaux écrivent ce qu'ils veulent! Que l'on s'occupe de lui, cela l'a touché tout d'abord en lui donnant un certain sentiment de l'importance de son œuvre, peut-être même de sa personnalité; mais il retombe peu à peu dans son indifférence coutumière au succès. Bien sûr, il donnera aussi à ce *nice fellow* des lettres pour l'Angleterre; personne ne doit douter que l'énergique jeune homme n'ait fait son devoir. Il va de soi qu'il ne peut être question pour lui d'accompagner Stanley jusqu'au littoral, de suivre son sauveur jusqu'en Europe, comme un trophée vivant, en quelque sorte. L'heure de son retour n'a pas encore sonné. Il est douteux qu'elle sonne jamais. La mort est proche. Livingstone ne veut pas finir ses jours en Angleterre, où il est devenu étranger, mais en Afrique, son champ d'action, sa seconde patrie.

Tous les hommes de même trempe et de même orientation de vie qu'Henry Stanley doivent ou ont dû payer toute réussite, tout succès par les mêmes déceptions. Cela a commencé avec Christophe Colomb, dont la découverte laissa les contemporains incrédules; hélas! je crains que cela ne remonte à l'aube de l'histoire et ne prenne jamais fin, qu'il s'agisse d'explorateurs, de poètes, d'artistes ou de fondateurs d'États. De tout temps les théoriciens se sont sentis offensés quand les hommes d'action réalisaient ce qu'ils s'étaient

bornés à signaler, et quel dépit amer chez ceux qui *a priori* en avaient déclaré impossible l'accomplissement!

Déjà la froide réception à Zanzibar consterna Stanley en lui laissant pressentir quelque chose de pire. A son débarquement en Angleterre, la sensation soulevée par ses écrits était à vrai dire considérable, mais partout il se heurtait à une méfiance sournoise et les diffamations à mots couverts firent bientôt place à l'incrédulité, même aux accusations ouvertes et aux sarcasmes. Son éditeur Edward Marston s'étend là-dessus dans un livre, dont un chapitre particulier est consacré à Stanley; celui-ci d'ailleurs, dans sa fière délicatesse, ne parle qu'en hésitant de l'injustice qui lui a été faite.

Chose remarquable : ce fut le président de la Société de Géographie qui préluoda officiellement aux attaques. Il dit et fit imprimer cette remarque perfide : « Ce n'est pas Stanley qui a trouvé Livingstone, mais Livingstone qui a trouvé Stanley ». Un journal demanda en termes catégoriques de confier à des experts l'éclaircissement de ce cas, qui avait quelque chose de « mystérieusement suspect ». Mais Stanley, toujours prévoyant, s'était déjà prémuni contre la malveillance en apportant des lettres de Livingstone, dont il pouvait également présenter l'attestation. On contesta l'authenticité des lettres, surtout de celle que Livingstone avait écrite pour le *Herald*, à l'instigation de Stanley.

Autrement dit, Stanley fut accusé de faux délibéré! Des diverses sociétés savantes soufflaient un vent glacé contre cet Américain qui avait forgé une légende africaine. On eût préféré que Livingstone restât à jamais disparu plutôt qu'il fût découvert par un journaliste américain, un simple journaliste, qui n'était ni un géographe, ni un savant. On publia de nombreux commentaires qui tournaient en ridicule l'expédition. A Brighton, il y eut une discussion avec la section géographique de l'Association britannique. Devant une assemblée de trois mille personnes, qui comprenait les plus hautes autorités de l'Empire, il dut se justifier comme un criminel. Alors que sa calme éloquence produisit une grande impression sur ses auditeurs, il avoue dans son journal combien pénible a été son embarras. Il relata son histoire et lut son rapport. L'hypothèse de Livingstone que le fleuve Loualaba est le cours supérieur du Nil fut énergiquement combattue; il ne la défendit que dans l'intérêt de Livingstone; Stanley lui-même, qui devait plus tard la rectifier, n'y croyait déjà pas. Le président de l'assemblée lui objectant avec ironie qu'on s'était réuni pour entendre des faits et non pas des sensations, Stanley entame à la gloire de Livingstone un dithyrambe dont la péroraison se distingue par un parallèle sarcastique entre les géographes de cabinet qui, après leur sieste, dogmatisent sur le Nil et le courageux vieillard qui depuis plusieurs décades cherche la vérité au milieu d'une nature ennemie. Ce discours lui gagne tous les cœurs et lorsque, peu de temps après, la famille de Livingstone reconnut publiquement l'authenticité des lettres en exprimant ses remerciements à l'héroïque journaliste, critiques et sycophantes, réduits au silence, se terrèrent d'autant plus vite que lors Granville félicita, au nom de la Reine, l'explorateur si gravement offensé et lui remit en présent, de la part de Sa Majesté, une tabatière d'or ornée de diamants. Il ne resta plus aux bavards qu'à propager souterrainement des rumeurs sur des prétendues cruautés qu'il aurait commises en Afrique; jusqu'à la fin de sa vie, il fut poursuivi par ces calomnies toujours renaissantes, sans avoir jamais pu les réduire à néant ni en découvrir les auteurs.

Aussi avait-il toujours la sensation d'être menacé par un aiguillon invisible, dès qu'il se trouvait en Europe, surtout en Angleterre. De bonne heure, la renommée lui devint un fardeau. Il se méfiait de tous les louangeurs et ne croyait jamais ceux qui prétendaient l'aimer.

J. WASSERMANN.



De l'état présent de la philosophie

## Les Intuitions atomistiques<sup>(1)</sup>

L'historien de la philosophie a dessein, non seulement de souligner la continuité des doctrines, leurs prolongements secrets, invisibles même au regard du penseur qui en subit l'attrait, et leurs réactions réciproques, mais encore les ruptures d'équilibre et les oppositions dont telle ou telle masse conceptuelle, grossie en apparence par le progrès de la pensée, se voit traversée, lorsque l'aimantation qu'elle subit n'est plus dans la ligne des faits qu'elle prétend expliquer.

Rien n'est plus curieux à cet égard que l'évolution de l'atomistique, prise comme doctrine scientifique, concurrente à celle de l'atomisme, considéré comme théorie philosophique (2). Il est certain que Démocrite, initiateur de cette attitude, avait la double prétention du savant et du philosophe, mais chez lui, comme chez tous les Grecs d'ailleurs, en vertu du primat délibérément accepté de la métaphysique, la science était polarisée par la philosophie et réglait sur elle son allure. La doctrine qu'il inaugure est une véritable *physique* des atomes, de même que les constructions atomistiques modernes de Rutherford, de Bohr, ou plus récemment de Schrödinger, sont également, mais en un sens tout autre, une *physique*. Depuis Descartes, en effet, et dès avant lui, ainsi qu'en témoignent les splendides travaux de Pierre Duhem, la physique qui, auparavant, se développait comme *philosophie de la nature sensible*, subit une déviation continue qui l'arrache à ce domaine, pour la confiner, après des avatars successifs, dont la crise de la physique moderne est un des plus frappants, dans la seule *interprétation mathématique* d'un donné matériel fourni par des faits uniquement perçus sous l'angle du quantitatif (3). Chez Démocrite comme chez Schrödinger, malgré l'énorme différence entre l'atome ancien, simple grain indivisible de matière, et l'atome moderne, centre d'ondes soumis aux fluctuations de la statistique, on peut dire sans paradoxe que les faits restent *matériellement* les mêmes (il s'agit toujours d'une structure ultime), bien que leur conceptualisation soit formellement diverse. C'est pourquoi nous ne croyons pas, avec M. Bachelard, qu'il y ait indépendance absolue entre l'atomisme antique et l'atomistique contemporaine. Cette solitude mutuelle où M. Bachelard s'efforce, avec un talent subtil et profond, de les isoler ne peut apparaître qu'à un esprit foncièrement convaincu de l'inanité de toute position réaliste.

L'argument principal, qui parcourt, ainsi qu'un thème, son ouvrage, est que l'atomisme des siècles passés manque de tendance épistémologique à la construction et à la combinaison des phénomènes, tandis que ce mouvement de synthétisation idéaliste est à l'origine de toute incursion des modernes dans la sphère de l'infiniment petit. On ne peut contester cette distinction; il est clair que l'atomisme de Leucippe-Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce, ou même l'atomisme positiviste de nombreux chimistes, s'inquiète peu de déterminer, à l'avance, et sans se soucier directement de l'expérience qui les confirmera ou les obligera de déplacer toute l'armature mathématique des raisonnements qui les soutien-

nent, les théorèmes aprioriques auxquels il faudra trouver *ultérieurement* des choses correspondantes, comme le fait, avec une ingéniosité inégalée, la science atomique moderne.

Mais est-il nécessaire pour cela de tracer une dichotomie brutale entre deux attitudes d'esprit qui communiquent par leur racine? Pour la science contemporaine, il existe d'abord une solidarité très apparente entre la mathématisation du réel et l'expérience de ce réel lui-même, contre-partie de la propédeutique abstraite qui tente de produire l'effet recherché, antérieurement à sa captation par les appareils, et qui, normalement, précède la mise en branle des recherches purement expérimentales, puisque toute révolution dans ce domaine a pour conséquence une modification théorique et que le progrès de la symbolisation entraîne à son tour une souplesse plus grande dans les méthodes et une exactitude plus nette dans l'agencement du matériel de l'expérience. Mais qu'impliquent de tels faits? Une même volonté réaliste que l'atomisme démocritéen, un même élan vers une réalité à étreindre, ici par la mathématisation et l'expérience, là par la déduction philosophique à partir d'une intuition primordiale, *mais le procédé de construction synthétique est imposé à la physique moderne par son procédé même de mathématisation*: comme le dit excellemment Maritain, dans les *Degrés du Savoir*, mathématiser, c'est voir le réel à travers des êtres de raison. Or de tels êtres sont, par définition, éminemment constructibles. D'autre part, les symboles mathématiques conservent toujours une relation étroite avec le réel puisqu'il s'agit de combinaisons qui s'accordent avec les aspects mesurables de ce réel. L'atomisme antérieur, et notamment l'atomisme antique, ne se comportent pas d'une façon essentiellement différente: ils construisent, eux aussi, le réel, et prétendent le retrouver à travers des expériences grossières, mais suggestives, telles les corps acides de Démocrite, composés d'atomes pointus. Réalisme indéniable de part et d'autre, ou du moins tendance à un réalisme (1).

C'est ici le lieu de signaler la grave équivoque sur le sens du mot *réalisme* qui vicie son interprétation. Pour M. Bachelard, « le réalisme en général est la moins évolutive des philosophies parce qu'il est le plus simple des systèmes ». D'accord. Encore conviendrait-il de préciser quelle espèce de réalisme, puisque l'aristotélisme thomiste qui se présente comme un réalisme intégral, nous donne une explication du réel et de l'adéquation de la pensée au réel qui n'est pas dépourvue de complexité: ne lui a-t-on pas assez souvent reproché l'organisation extrêmement technique et très poussée de ses analyses par opposition au mouvement indivisible et simple de la pensée idéaliste? « Fatalement, nous dit-on, une philosophie réaliste doit devenir un atomisme réaliste. L'atomisme, c'est le matérialisme précis. » Nous saisissons sur le vif le défaut d'une telle dialectique: la confusion du mouvement analytique de l'esprit connaissant, avec le découpage statique d'une chose inerte en ses éléments insécables, le vieux postulat du morcelage d'Edouard Le Roy. En réalité, aucune pensée, pas même la pensée idéaliste, ne peut se passer de l'analyse: si l'atomistique contemporaine, par exemple, postule, par un acte de synthétisation ascendante, l'existence de l'électron et du proton au sein de l'atome, il y a là exigence issue de l'analyse des lois du champ électromagnétique. Les deux opérations sont étroitement conjointes: si l'on veut bien scruter le processus de découverte dans la science moderne, on verra que l'extension constructive suit toujours l'analyse d'un acquis antérieur, et non pas le déploiement d'un illusoire jugement synthétique *a priori* à la mode kantienne.

M. Bachelard confond sans aucun doute *sens commun* et *réalisme*.

(1) Le « paquet d'ondes » de Schrödinger ou le corpuscule associé à une onde » de Broglie visent à sauver les apparences » tout comme les atomes ronds, crochus ou pointus de Démocrite.

(1) GASTON BACHELARD, *Les Intuitions atomistiques (Essai de classification)*, Paris, Boivin et Cie, 1933.

(2) Nous distinguons ici, avec le *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, d'André LALANDE, l'atomisme scientifique (atomistique), et l'atomisme philosophique (atomisme proprement dit).

(3) Il est juste de remarquer que le qualitatif se réintroduit peu à peu dans ce domaine.



Il se peut que l'atomisme antique soit issu d'une *métaphysique de la poussière*, de l'intuition vulgaire de corpuscules épars et flottants. Il se peut que le réalisme de maint et maint philosophe soit vicié par une confiance excessive et naïve dans les données du sens commun : l'école écossaise de Reid en est l'exemple. Mais le réalisme authentique n'est pas édifié sur le sens commun : il en appelle simplement à ses valeurs intellectuelles pour la justification de son point de départ et de divers jalons de son progrès, et il en exclut toute l'imagerie qui l'accompagne comme un résidu d'expériences non critiquées et demeurées au stade de la sensation. Rien d'étonnant à ce complexe : imagerie et valeur intellectuelle, nous ne sommes pas de purs esprits. Dès lors, toute systématisation philosophique bâtie sur l'imagerie du sens commun n'engage aucunement le réalisme. L'affirmer, c'est faire preuve d'un manque de circonspection dans le choix de son vocabulaire et d'un manque de pondération, disons même de justice, dans le déroulement de sa pensée. Au fond de ces attaques répétées contre le réalisme et de la propension à le confondre avec des doctrines, telle celle de Démocrite, qui s'en écartent le plus, il se trouve une singularité crédule dans la puissance créatrice de la pensée, dogme accepté sans critique, contrairement au postulat du criticisme dont on s'avoue continuateur, sans voir si la fécondité de l'esprit est-ce n'est pas un phénomène de génération spontanée. Impuissance fondamentale à penser une doctrine autrement que sous la catégorie de l'imagerie, voilà l'antinomie radicale d'un idéalisme (dont celui d'un Brunschvicg nous paraît le plus typique) qui aspire à défendre les droits de la pensée pure. C'est la rançon d'un déploiement purement formel de la connaissance : la matière remonte invinciblement à la surface et devient moyen formel du connaître. De là ces descriptions de l'activité de l'esprit en termes empruntés aux considérations sensibles, qu'on retrouve chez divers épigones de cette doctrine.

De cette confusion où se débat un esprit pénétrant, très bien outillé pour pénétrer dans les arcanes les moins accessibles de la spéculation scientifique contemporaine, nous en trouvons un nouvel exemple dans l'argumentation étonnamment dense qui ouvre le livre de M. Bachelard (nous n'avions plus lu depuis longtemps d'aussi belles pages). L'atomisme de Démocrite serait né de l'aperception fugitive, mais répétée, des poussières et des matières pulvérisées, tout comme la célèbre théorie cartésienne des *tourbillons* se rapporterait à la considération des volutes et de remous créés par le vent au creux favorable des chemins. En passant à la limite de cette expérience, on obtiendrait une « physique atomique qui donnera l'impression d'être rationnelle, tout en gardant une base expérimentale ». Nous passons sur la démonstration de cet atomisme naïf, tout un attirail hétéroclite qui ne manque pas d'une poésie familière est ici invoqué : sables, poudres, tals, farines, cendres, poisons, terre végétale, vermillon, calcination, tels qu'ils apparaissent dans les conceptions populaires ou présocratiques, sont passés au crible d'une analyse remarquablement flexible, épousant les contours de ses objets sans en froisser la délicatesse, et qui donne continuellement l'impression, en un sujet où la fantaisie pourrait régner, d'être vraisemblable. Et cependant est-ce là une source, sinon la source, de tout atomisme réaliste ou naïf? Certes, M. Bachelard aurait pu citer ce passage du *Traité de l'Âme* où Aristote résume ou cite Démocrite : « Les formes ou atomes sont en nombre infini : parmi eux se trouvent des particules sphériques qui composent le feu et l'âme; elles ressemblent aux vulgaires poussières de l'air qu'on remarque dans les rayons de soleil s'infiltrant par l'embrasure des portes; le mélange universel de telles semences forme les éléments constitutifs de la nature entière (1). » Mais y a-t-il plus en ce texte qu'une intuition

sensible destinée à soutenir schématiquement l'argumentation intellectuelle? L'interprétation historique d'Aristote, selon qui l'atomisme est en filiation directe de l'éléatisme de Parménide, garde toute sa plausibilité. En effet, l'atomisme de Démocrite est un essai de construction du monde « par figures et mouvements »; c'est une tentative de mécanisation intégrale de l'univers, ébauche du mot de Descartes : « Toute ma physique n'est que géométrie ». Or qui dit mécanisme dit négation de la finalité, et qui dit négation de la finalité dit l'immobilisme pur et simple qu'affichait avec une tranquillité imperturbable Parménide. Entre le monde considéré par Parménide comme sphère immobile et pleine et le monde, vu par Démocrite, délayé en une infinité de particules insécables, il n'y a que la distance d'une pièce à sa monnaie. L'intuition de la poussière n'a donc servi qu'à alimenter imaginativement une intuition intellectuelle hardie et neuve qui fait de Démocrite le père spirituel de toute la science moderne. N'y eût-il chez lui que ce sentiment que le mouvement est exclusivement local, on serait en droit de lui accorder cette paternité. Toute la science moderne, par sa mathématisation forcée, tend, en effet, au mécanisme, à la réduction de toute chose au déplacement dans l'espace, point de vue sur lequel les mathématiques ont éminemment prise. Mais en même temps, dans la mesure où une telle explication se prétend exhaustive et veut éliminer toute ontologie, elle se montre inadéquate à sa tâche : le mouvement déborde la quantité; si la distance entre deux points peut se définir en faisant uniquement appel à la quantité, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de deux points qui varient sans discontinuer : la distance n'existe ici que par arrêt et suppression du mouvement; pour définir le mouvement local, il faut donc faire appel à autre chose qu'à la quantité, c'est-à-dire aux notions qualitatives (1). A l'origine de tout mathématisme, il y a ainsi une fissure qui annonce invinciblement sa ruine.

MARCEL DE CORTE,  
Assistant à l'Université de Liège.

(1) Cf. P. DUHEM, *L'Evolution de la Mécanique*, p. 1959.

## VIENNENT DE PARAÎTRE

### Chez Denoël et Steele

Gilbert MAIRE : *William James* et le pragmatisme religieux. (Un vol. illustré de 275 p., 20 fr.)

Ce second volume des « Maîtres de la Pensée religieuse » est écrit avec le même souci d'objectivité et de clarté qui distinguait le premier ouvrage de cette importante collection.

Luigi SUALI, prof. à l'Université de Pavie : *L'Illuminé*, la légende du Bouddha (un vol. de 350 p.)

On ne trouvera pas ici le Bouddha historique dont, à la vérité, on ne sait presque rien, mais l'image que se firent de lui ses fidèles au cours des vingt-quatre derniers siècles. Le mérite de l'auteur est d'avoir pu rendre accessible aux Occidentaux les moins préparés l'esprit même de l'Orient.

Marie BONAPARTE : *Edgar Poe*, étude psychanalytique (ouv. orné de 27 illustrations, 2 vol. de 923 p.)

L'auteur est, en France, le plus orthodoxe et le plus informé des disciples de Freud. Dans cet ouvrage monumental, il a tenté d'expliquer, par les principes freudiens, le cas du grand écrivain américain que Baudelaire révéla à l'Europe.

### Chez Albin Michel

D. CABANÈS : *Les Comédies*, t. II (ouv. illustré de 85 grav., 20 fr.)

Fait partie des œuvres posthumes du D<sup>r</sup> Cabanès, lequel expliquait, comme on sait, la vie des grands hommes par leur physiologie.

Henry DUPUY-MAZUEL : *Chrestos*, roman (15 fr.)

On nous dit que l'auteur a travaillé plusieurs années à ce roman. Son originalité, c'est de présenter non pas tant la personne du Christ et son entourage immédiat que son rayonnement sur le temps et le pays où il vécut. Que pouvait dire et penser de Jésus un marchand juif, un magistrat romain, un lettré, un esclave, chacun selon son état et son caractère?

A cause des pages où sont décrites les mœurs dissolues du temps, ce livre ne peut être mis entre toutes les mains. Il a, cependant, reçu l'approbation ecclésiastique, nous affirmer le « Prière d'insérer ».

(1) Dans un article récent de la *Revue des Etudes grecques*, avril-juin 1933, nous avons tenté de montrer qu'il y avait là citation d'un passage de Démocrite.



## Eloge de la ménagère moderne

Dans un vicieux conte polonais on voit une jeune femme qui se lamente sur son honneur perdu. Son mari la délaisse, passe ses soirées au dehors. Quand il revient au logis, c'est pour entrer en grande fâcherie.

Au début du mariage tout allait bien. Le nouvel époux pouvait aisément vivre, quelques semaines, d'amour et d'un bout de lune bleue. Mais un beau jour il s'aperçoit que si sa femme reste jolie et tendre, le rôti brûlé n'en a pas moins mauvais goût. Et il lui eût plu de manger, entre deux baisers, des crêpes dont il était friand. Hélas! il ne trouve chez lui ni cuisine bien faite, ni desserts savoureux, ni ces mille soins domestiques auxquels s'entendent généralement les femmes. Il en fait reproche à la sienne. Comme elle est seule, un après-midi, avec son désespoir et son ennui, elle se met à gémir : « Qui m'apprendra, soupire-t-elle, à faire quelque chose de mes dix doigts? » Aussitôt, dix petites fées surgissent devant elle. Elles s'offrent à lui enseigner les devoirs de sa charge et les joies du travail intelligemment accompli : « Il n'y faut », assurent-elles, « que de l'énergie, du jugement et de la bonne volonté ».

Le soir, à peine le mari a-t-il franchi la porte, qu'il est émerveillé. La chambre est nette et rangée. Des casseroles découvertes s'échappe un fumet délicieux. La femme, penchée sur un pourpoint qu'elle raccommode, est coiffée et parée. Les fées ont disparu. Mais la nouvelle ménagère regarde en souriant ses mains dont les doigts, devenus habiles, connaissent, comme dix servantes ingénieuses et fidèles, quelques-uns des secrets qui rendent les hommes heureux.

\* \* \*

Tout change. Aujourd'hui, quand les fées viennent à notre secours, elles ne sont plus aussi discrètes. Elles n'ont point honte de faire dans les journaux une réclame tapageuse. Lorsqu'elles passent le seuil de la maison, ce n'est point dans nos doigts qu'elles se réfugient. Elles semblent, au contraire, vouloir épargner la blancheur de nos mains, le vernis de nos ongles. Renonçant à leurs atours somptueux, elles prennent la forme de petits objets luisants, rigides, en robe d'ébonite ou nickelée. Elles ont des noms que M. Perrault n'a pas inventés : Electrolux, manette, autoclave, chauffe-eau, chaudière, robinet. Il y en a pour tous les goûts. Disons pour toutes les nécessités.

Ne poussons point de soupirs romantiques, car nous voici près d'être comblées.

Les poètes ont bien le droit de chanter la grâce de Madeleine s'en allant chercher l'eau à la fontaine. Les amoureux ont eu raison d'apprécier cette excellente occasion de la rencontrer. Mais ils n'ont pas eu tort, ceux qui ont songé à supprimer la fatigue quotidienne de Madeleine portant sa cruche. Il y a moins de poésie peut-être dans un évier et dans un robinet. Cependant la plus belle fille du monde, quand elle est lasse, ne peut donner que ce qu'elle a. Il n'est pas vrai que le confort moderne ait tué l'amour...

\* \* \*

Je le vois, ce confort moderne, qui commence à rendre l'esprit aux femmes. A n'en pas douter, beaucoup l'avaient perdu dans des besognes routinières, absorbantes, interminables, abruti-

santes. Les ménagères d'hier n'usaient guère de leur intelligence. Par une sorte de pieux hommage à la mémoire de leurs aieules, elles tenaient à récuser à la mode de celles-ci, à lessiver selon la tradition, à désordonner le ménage sous prétexte de le ranger. Dans l'horaire de la semaine, il y avait temps prévu pour tout : une matinée pour le polissage des cuivres, une autre pour épousseter le salon et une journée entière consacrée dévotement à la cage d'escalier. Il y avait une heure pour cirer les parquets, pour battre les tapis, pour couper le bois, pour faire les vaisselles, pour chauffer l'eau en l'honneur du linge sale et des bains. Et puis, le soir, les lampes à préparer, les lits à bassiner. Une heure et des heures.

La maison provinciale, quel rêve!

Emma Bovary devait s'y consumer en ardeurs secrètes, tant le feu de sarments chauffait mal dans l'immense cheminée. Contre le châssis branlant des fenêtres, le vent s'en donnait à cœur joie. La pluie pleurait sur les murs délabrés. On mangeait beaucoup de volaille. Et du jambon. Seulement, à cause de l'os qui prenait de l'âge, la soupe avait un goût avancé. Le frigidaire serait tombé sur le zèle des ménagères d'alors comme une offense. Il leur fallait toutes les difficultés, toute la peine, tout le trimard, tout l'inconfort, pour qu'à la nuit, satisfaites, elles pussent, en étendant leurs membres fourbus dans le lit à étages, se rendre grâce et justice. Embrassant d'un coup d'œil la besogne accomplie, la fatigue endurée, elles s'endormaient avec le sentiment de Dieu le Père après la création : *Vidit esse bonum*.

Elles avaient donné tout leur temps.

Si bien même qu'il ne leur en était plus resté suffisamment pour penser.

\* \* \*

« Oui, oui, mais de mon temps! » s'exclame la grand-mère. Sa petite-fille sourit. Les fées de jadis ne l'impressionnent pas outre mesure. Des falbalas, il n'en faut plus. Si sa marraine s'avisait de transformer un potiron en carrosse, qu'en ferait-elle, grands dieux, de ce carrosse?

D'ailleurs, entre nous soit dit, la réputation de la baguette magique apparaît aujourd'hui comme singulièrement surfaite. Nous avons mieux. Nous poussons sur un bouton : et la lumière jaillit ou s'éteint, selon notre caprice. Un tour de volant : et c'est la chaleur; un autre tour de volant : et c'est la glace. Un contact : et les poussières s'engouffrent dans un sac. Un robinet, deux robinets : les eaux coulent, chaudes ou froides, en jets ou en douches.

Cendrillon se moque pas mal d'être condamnée à demeurer au coin du feu. Tandis que l'eau, pour le thé, bout sur le fourneau à gaz, elle tourne une manette et se laisse bercer par de plus beaux concerts que ceux où ses méchantes sœurs s'en sont allées.

Ce n'est plus sur l'escalier qu'après minuit, le fils du roi trouve la pantoufle de vair, mais dans l'ascenseur. Car il suffit au vingtième siècle d'étendre la main pour être transporté au septième ciel.

Et pour en redescendre...

\* \* \*

Adieu donc aux servitudes d'hier! Servitudes des marches, des déplacements inutiles, dans une maison haute. On habite en appartement : la cuisine est proche de la salle à manger, la salle de bains communique avec la chambre à coucher. Dans la cuisine elle-même, l'évier, le fourneau, le buffet judicieusement combiné, la table qui s'allonge ou s'abaisse sont disposés de telle manière que la ménagère ne fait plus un pas de trop. Supprimées les distances-vampirées!

On a calculé qu'une femme, montant les vingt marches d'un escalier cinq fois par jour, dépense, en quarante ans de ménage,



une force de 15.184.000 kilogrammètres. De quoi porter la Tour Eiffel au-dessus de son armoire à glace! La navette cuisine-salle à manger signifie 185 journées consacrées à un transport d'assiettes. Les mathématiques nous ont libérées. Et qui dira que la logique nous abandonne, à l'heure où les nouveaux principes d'organisation ménagère nous engagent à faire avancer l'ouvrage en ligne droite, sans va-et-vient ni retours superflus? L'espace et le temps ne sont plus nos maîtres. Les architectes non plus. Nous leur faisons savoir que nous entendons être de nos maisons les maîtresses, et non plus les esclaves. Nous avons rayé de nos rêves domestiques l'habitation fatigante, succeuse de forces humaines, à cause de ses étages, de ses recoins compliqués, de ses matériaux désuets qui imposent un perpétuel astiquage.

Nous voulons désormais « vivre » — et non point nous abrutir — dans des demeures conçues pour épargner notre temps, nos énergies. Construire, ce n'est plus seulement, pour nous les femmes, poser des problèmes d'architecture : c'est envisager comment notre maison marchera. Il nous plaît en cela de mettre d'accord l'anatomie et la physiologie.

\* \* \*

On trouve encore, de-ci de-là, quelques misogynes qui se scandalisent de nous voir soucieuses de philosophie et de médecine.

Où da! Messieurs, si nous avons ces derniers temps quelque peu encombré les facultés universitaires, c'était pour rebondir, pieds joints, cœur libre, dans la vie pratique.

Est-ce que cela vous gêne tellement de nous voir user de cette philosophie et de cette médecine pour mettre de la logique dans un nettoyage et de l'hygiène dans la composition d'un repas?

Et s'il nous convient à nous d'invoquer Descartes au nom d'une nouvelle méthode ménagère?

Excellentes sportives, nous sommes, sur le terrain des réalités, prêtes à cueillir quelques victoires. La crise nous laisse le sourire. Notre sourire a maté d'autres monstres. Celui-ci nous aurait, dit-on, chassé du paradis de nos aïeules. Car il nous force à économiser, à boucler un budget restreint, à nous passer de domesticité, voire à embrasser une carrière.

Bénéissons-le tout de même, puisqu'il nous a dégagées des routines ancestrales et poussées sur la voie du progrès.

Le jour est proche — s'il n'est venu — où par un travail ménager plus rapide, parce que mieux systématisé, nous aurons augmenté nos possibilités familiales, professionnelles, intellectuelles et sociales. Ouvrir l'ère d'une science ménagère raisonnée en même temps qu'expérimentale, c'est renoncer à faire la bête. D'aucuns s'imagineront peut-être que nous renoncerons, du coup, à faire l'ange. L'ange du foyer. Mais je voudrais qu'on me dise à quel moment du passé bienheureux l'ange en question pouvait exercer les prérogatives de son état spirituel? à quel moment il jouait de la harpe et chantait des hymnes, en flottant mollement sur les nuages? On a eu beau faire de ses vertus une composition édifiante et romantique. Il n'en reste pas moins qu'il n'accomplissait rien à l'électricité, qu'il était harcelé de besognes matérielles et prosaïques, qu'il ne pouvait se permettre de longues oraisons, ni se servir de ses ailes pour planer ailleurs qu'au-dessus des casseroles...

\* \* \*

Vivent donc les nouvelles économies ménagères, celles que nous réalisons grâce aux fées du confort moderne! Nous en comptons faire un excellent placement de mère de famille. Nos proches en profiteront. Nous pourrons leur dispenser, par surcroît, du bien-être matériel, les meilleures réserves d'un esprit que nous aurons

le temps de cultiver davantage, d'un cœur qu'un corps moins las aura rendu plus joyeux et plus libre.

L'utilisation des loisirs au bénéfice des autres et de soi-même : voilà la grande conquête de la femme moderne, le vrai progrès. Demain, nos enfants diront : « Ma mère s'est occupée de mon éducation, de mes désirs, de mon bonheur intime ». Et ils seront plus heureux que nous ne l'avons été. Des hommes ne définiront plus le mariage : « la maison encombrée auprès d'une âme vide ».

Et nul ne versera un pleur sur la disparition de la « bonne ménagère » d'autrefois. On enterrera la dame économe qui conservait soigneusement « les petits-bouts-de-ficelle-ne-pouvant-servir-à-rien ».

Sans fleurs, sans couronnes.

JEANNE CAPPE.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE  
46 et 48, rue Coudenberg, Bruxelles.

En souscription :

## ALEXANDRE FARNÈSE

Prince de Parme,  
Gouverneur Général des Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle  
(1545-1592)

par **Léon van der ESSEN**  
Professeur à l'Université de Louvain,  
Membre de la Commission Royale d'Histoire,  
avec une préface par **Henri PIRENNE**.

Alexandre Farnèse, prince de Parme, est une des grandes figures de l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle. Tant par son génie militaire que par son habileté politique, il occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe.

Or, si l'on en excepte l'œuvre de Pietro Fea, publiée à Rome en 1883 et aujourd'hui vieillie, il n'existait jusqu'ici aucun travail d'envergure consacré à étudier, comme elle le mérite, la grande figure d'Alexandre Farnèse.

Cette lacune de la littérature historique est enfin comblée par l'œuvre de M. L. van der Essen, qui y a consacré près de vingt années d'études et de patientes recherches dans les principales archives de l'Europe. L'histoire d'Alexandre Farnèse, qu'il nous offre aujourd'hui et qui comportera trois volumes, sera l'œuvre originale, complète et définitive qu'on attend depuis longtemps.

Dans le premier tome, l'auteur retrace la vie de Farnèse depuis sa première enfance jusqu'à son arrivée en Belgique en 1577. Il passe successivement en revue les premières années du prince de Parme, ses séjours à Bruxelles, en Angleterre, à la Cour d'Espagne, son mariage à Bruxelles, sa participation à la guerre contre les Turcs dans la Méditerranée et son rôle dans la bataille de Lépante, ses premières campagnes aux Pays-Bas comme lieutenant de Don Juan d'Autriche. On y verra comment la politique de la famille Farnèse a influencé l'histoire de la Belgique et l'histoire générale.

Dans les tomes II et III, M. van der Essen étudie dans le détail le gouvernement du prince de Parme aux Pays-Bas depuis 1578 jusqu'en 1592, date de sa mort. L'habileté avec laquelle Farnèse amena les provinces wallonnes à se réconcilier avec Philippe II, sa lutte contre son grand adversaire le Taciturne, la longue série de sièges qu'il entreprit pour réduire le reste des Pays-Bas, y compris le célèbre siège d'Anvers en 1585, son intervention dans l'entreprise de l'Armada, la guerre en France contre Henri de Navarre sont étudiés en détail.

L'œuvre de M. van der Essen est basée sur une documentation de premier ordre, tirée des célèbres Archives farnésiennes de Naples et de Parme, des Archives du Vatican, et des dépôts les plus importants de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. Son importance est mise en lumière par M. Eugenio Casanova, surintendant des Archives du royaume d'Italie à Rome, qui a écrit à l'auteur dans les termes que voici : « Je crois que votre ouvrage est du plus haut intérêt aussi bien pour le monde entier que pour nous (Italiens) ». Pour l'histoire de Belgique, ce sera une contribution tout à fait neuve et capitale.

Chaque volume sera enrichi d'une vingtaine d'illustrations reproduisant des portraits, des scènes historiques, des monuments et des tableaux, pour la plupart inconnus ou inédits et qui mettront puissamment en relief les principaux épisodes du récit.

L'ensemble des trois volumes, établis au format in-8° Jésus (19 x 28 cm.) comportera près de 1000 pages de texte enrichi d'une soixantaine de planches hors texte en typographie, le tout imprimé sur très beau papier anglais *Drury Antique Woole*.

**Prix de l'ouvrage complet en souscription : 200 francs.**

Payables à raison de 80 francs à la réception du tome I et 60 francs chaque fois à la livraison des tomes II et III.

Le tome I paraîtra prochainement.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 250 francs à la parution du tome I.



## Quelques livres scientifiques

Pour l'ignorant, un rayon de lumière, c'est une chose bien simple et bien banale. Mais le savant, lui, peut se dire au contraire : « Nous saurions bien des choses si nous savions seulement ce qu'est un rayon de lumière. »

LOUIS DE BROGLIE.

Extrait d'une conférence faite par le savant français au Conservatoire des Arts et Métiers en avril 1929. Banale, si on la détache du contexte, la pensée s'éclaire puissamment à la lumière des considérations qui l'accompagnent; isolée, elle oppose la connaissance grossière, spontanée, superficielle à cette perception épurée qu'est la connaissance scientifique.

Quatre articles, dont deux parus dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* plus une communication à une assemblée savante, tel est le sommaire de la plaquette que nous analysons (1). Le livre n'est pas récent : 1930, n'est-ce pas un peu lointain déjà? Non, pourtant, car si certaines considérations ont perdu de leur actualité, au sens étroit de ce mot, d'autres n'ont rien à craindre du temps qui passe. L'histoire, en science, ne se répète qu'en apparence. Parfois des théories semblent revenir en honneur, qui paraissaient abandonnées. En réalité, on n'abandonne jamais une théorie, on n'en laisse tomber que la partie périssable. L'étiquette qui sert à classer les faits peut changer, toute une partie de l'édifice scientifique reste néanmoins stable, mais c'est la partie la moins accessible au profane.

D'habitude, le savant perçoit des faits isolés. Peu à peu, un ensemble de faits se trouvent expliqués par une théorie, un autre ensemble par une autre théorie, quelquefois contradictoire à la première. Il y a lieu d'intégrer dans une théorie unique l'ensemble des faits acquis.

Toute l'histoire de l'optique n'est qu'un développement de ce thème. Personne ne doute plus du caractère corpusculaire de la matière, autrement dit, de l'existence des protons et des électrons. Nul, d'autre part, ne récuse à la lumière un caractère ondulatoire depuis les mémorables expériences de l'Anglais Thomas Young et du Français Augustin Fresnel et les admirables travaux théoriques de ce dernier. Le clair génie de Newton, selon une expression de Poincaré, avait émis l'hypothèse de la nature corpusculaire de la lumière, assimilant un faisceau de « rayons » lumineux à une armée de projectiles très tenus, à une grêle de plombs infinitésimaux se transportant dans l'espace à la vitesse de 300.000 km./sec. Certains faits optiques, en apparence rebelles à cette conception, conduisirent, de son côté, Fresnel à proposer son hypothèse ondulatoire (2) et la puissance explicative de cette dernière fut telle qu'elle sembla pouvoir défier l'avenir. D'autres faits sont venus à leur tour troubler cette sereine quiétude et la science contemporaine a fini par admettre, à la suite des travaux du prince Louis de Broglie, cette vérité a priori bien surprenante que les radiations présentent à LA FOIS les DEUX caractères, corpusculaire et ondulatoire. Dualité étonnante, difficile à expliquer, mais imposée par les faits. Mais, et ceci est plus surprenant encore, la même dualité s'est manifestée au cœur d'un domaine

où certes on ne l'attendait pas, c'est-à-dire, dans la matière elle-même. S'il faut admettre que les constituants ultimes de la matière, protons et électrons, se manifestent le plus souvent comme corpuscules, certaines expériences n'en ont pas moins mis à jour la nature nettement ondulatoire.

Bref, il y a « crise de l'optique ondulatoire ». Qu'est-ce à dire? Ce mot de crise a été tant et si dangereusement prononcé qu'il n'est pas inutile de fournir une courte explication. Dire, sans plus, que la physique traverse une crise, c'est risquer de fausser l'entendement du lecteur non averti. Crise et faillite sont loin d'être synonymes. La crise est, en fait, une crise de croissance. « Il a bien fallu, écrit le prince de Broglie, s'orienter bon gré mal gré vers une théorie synthétique qui admet que les radiations sont formées à la fois d'ondes et de corpuscules intimement liés. Seulement, cette théorie synthétique est très difficile à développer, et c'est pour cela qu'il y a crise. »

Crise non seulement de l'optique, mais, à sa suite, crise plus profonde du déterminisme scientifique. Un article très documenté (pp. 67-80) traite du déterminisme et de la causalité dans la physique contemporaine. Celle-ci, déclarant impossible la détermination précise des événements futurs, met en question les principes du déterminisme scientifique, tels qu'ils étaient conçus jusqu'ici. A raison de son importance, cette notion de causalité est bien l'une de celles qui ont suscité les travaux les plus nombreux parmi les physiciens de l'école nouvelle. Deux de ces travaux récents et particulièrement importants viennent d'être analysés et commentés, l'un par M. Louis de Broglie (1), l'autre par M. André George (2). Les fascicules contenant ces analyses font partie d'une série d'exposés consacrés aux actualités scientifiques de Physique théorique. Dans une introduction, le prince de Broglie en définit le but : tenir le public scientifique au courant des questions le plus à l'ordre du jour et indiquer aux chercheurs les points où leurs efforts auraient le plus d'intérêt à se concentrer. Nous citons seulement, sans détail d'analyse, les deux fascicules dont il vient d'être question, car nous sommes évidemment très loin de toute « vulgarisation » scientifique.

S'il nous fallait, en terminant, caractériser brièvement le « Recueil d'exposés » du prince de Broglie, nous n'hésiterions pas à déclarer que leur lecture nous a fait penser, plus d'une fois, à certains articles de philosophie scientifique du grand Poincaré lui-même. Peut-être n'avons-nous pas — les sujets traités dans le Recueil sont d'ailleurs volontairement limités à l'Optique — cette large universalité qui caractérisait la science de l'illustre savant français. Mais dans le domaine de la lumière et des radiations, c'est sans réserve que nous applaudissons à la maîtrise du créateur de la mécanique ondulatoire.

\* \* \*

L'étude de la zoogéographie ou de la distribution des animaux à la surface du globe remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle et le dernier quart du XIX<sup>e</sup> vit naître ses premiers développements vraiment importants. Aujourd'hui cette étude, qui soulève des problèmes considérables, est l'objet de nombreux travaux poursuivis, selon M. Germain, dans deux directions principales : les animaux sont considérés ou dans leurs rapports avec le milieu ou relativement à leur distribution dans l'espace et le temps. L'ouvrage que nous annonçons (3) vise à constituer une synthèse des connaissances zoogéo-

(1) *Recueil d'exposés sur les ondes et les corpuscules*, par M. LOUIS DE BROGLIE, lauréat du Prix Nobel de Physique 1929, édit. Hermann et Cie, 6, rue de la Sorbonne, Paris.

(2) Le Hollandais Christian Huyghens avait, deux siècles auparavant, proposé la même hypothèse basée déjà sur de sérieuses considérations mathématiques.

(1) *Sur une forme plus restrictive des relations d'incertitude*, d'après MM. Landau et Peierls, par M. LOUIS DE BROGLIE, Hermann, 1932. Prix : 6 francs.

(2) *Mécanique quantique et causalité*, d'après M. Fermi, par M. ANDRÉ GEORGE, avec remarques de M. Louis de Broglie, Hermann, 1932. Prix : 6 fr.

(3) *La Vie des animaux à la surface des continents*, par M. LOUIS GERMAIN, nouvelle édition dans Nouvelle Collection scientifique, Alcan, Paris, 1932. Prix : 15 francs.



graphiques actuelles, limitée toutefois au domaine continental, le domaine marin étant systématiquement négligé par l'auteur. L'ouvrage, conçu suivant un plan très personnel, comporte un exposé de nature principalement descriptive; néanmoins, dépassant volontiers ce stade élémentaire de la connaissance scientifique, l'auteur aborde souvent des questions de portée plus vaste, telle, pour n'en citer qu'une seule, celle de la distribution géographique des continents à travers les périodes géologiques. Livre captivant aux solutions clairement présentées, où la part de l'hypothèse s'avère prépondérante mais où les faits sont décrits avec un parfait souci d'objectivité.

\* \* \*

Il existe toute une gamme d'astronomes amateurs, entendez par là ceux qui ne tirent pas de leur profession leur subsistance matérielle. Elle va de l'académicien, dont la science est officiellement consacrée, au modeste chercheur, que la contemplation du ciel distrairait des petites choses de la vie quotidienne. Le présent livre (1) est dû à l'un de ces astronomes amateurs, Lucien Rudaux, bien connu du grand public par l'illustration remarquable qu'il fit du bel ouvrage *Le Ciel*, publié chez Larousse par M. A. Berget. M. Rudaux est un observateur, mieux, un passionné de l'observation. Les pages qu'il consacre, par exemple, à la description de la surface lunaire en témoignent à suffisance. Abondant en détails souvent pittoresques, il conduit le lecteur de façon charmante sur le sol tourmenté de notre satellite. Son enthousiasme se décale à chaque ligne et ses descriptions sont autant celles d'un astronome que celles d'un artiste qui se récrée aux spectacles toujours renouvelés du ciel.

L'ouvrage de M. Rudaux constitue une initiation astronomique élémentaire. Toute une partie en est consacrée aux moyens et méthodes d'observation; chaque chapitre est suivi de notices à l'usage des observateurs; l'exposé est à la portée de tous. Le livre présente un léger inconvénient: il a déjà un peu d'âge. La date de parution nous est inconnue, mais elle est certes antérieure à 1930, car on ne trouve nulle mention de découvertes comme celles de la planète transneptunienne ou celle de B. Lyot concernant l'observation de la couronne solaire. Si, personnellement, nous souscrivons mal à des idées assez sommairement exposées telles celles qui (pp. 241-242) ont trait à la pluralité des mondes habités, nous n'en concluons pas moins, malgré l'inconvénient signalé plus haut, que l'ouvrage de M. Rudaux est apte à rendre service aux jeunes astronomes amateurs qui s'adonnent à l'observation.

\* \* \*

L'électricité, selon l'expression de M. Boll, s'est progressivement incorporée à la vie quotidienne. Nombreux en sont les usagers qui ignorent la nature du courant électrique, la diversité de ses applications et surtout ses dangers. M. Marcel Boll vient de faire paraître chez Larousse un ouvrage (2) dont la lecture permettra de remédier à cette carence: l'usager citadin ou rural de même que l'automobiliste y trouveront tous renseignements utiles concernant les dangers de l'électricité, les installations électriques, les lampes et l'éclairage rationnel, le chauffage électrique, l'électromécanique, les télécommunications, l'équipement électrique des automobiles, etc. Tout cela présenté d'une manière sobre mais précise et avec cette belle clarté qui est bien la qualité dominante de M. Boll. Exposé non à l'usage des techniciens mais du grand public, dont l'éducation électrique fort incomplète est en dispo-

portion flagrante avec l'importance des applications de cette science. Le livre, abondamment illustré de figures simples, se termine par un index alphabétique de 1,300 noms, « véritable dictionnaire de l'électricité pratique », selon la propre définition de l'auteur.

EDGARD HEUCHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques.  
Ancien élève de l'École normale supérieure de Paris.

## L'Art poétique de Claudel<sup>(1)</sup>

III. — ANIMUS ET ANIMA.  
THÉORIE CATHOLIQUE DU DRAME ET DU LYRISME.  
LES MUSES DE CLAUDEL.  
LA POÉSIE AU CIEL.

Nous touchons au centre de la pensée et de la pensée claudélienne. Si précieuse est notre âme qu'il serait onéreux de l'échanger contre l'univers. L'on sent, à travers les drames de *L'Arbre*, comme un frémissement à l'idée que le siècle et l'adolescence de Claudel lui-même aient pu s'y tromper.

La vérité perçue et acceptée de 1886 à 1890, il constate que le drame véritable ne se passe pas hors de nous, mais en nous, au cœur même de notre être, et que la bataille spirituelle est la plus terrible. Il sait maintenant la cause du mal humain, et qu'une mystérieuse blessure nous atteint; il admet l'explication par le péché originel et le remède par la Rédemption. Le plaisir ne lui est plus rien, mais la joie commence à déborder de son être. La souffrance, affolante et bruyante d'ordinaire lui apparaît bonne à l'âme, car elle détache, comme au couteau, pour assainir (2).

Pour faire comprendre des poésies de Rimbaud, comme aussi sans doute du même coup ses propres drames, ses odes et ses hymnes, Claudel invente la parabole d'Animus et d'Anima, clé principale de toute son œuvre. On nous excusera (ou remerciera) de la citer en entier (comme l'a déjà fait M. H. Bremond):

« Tout ne va pas bien dans le mariage d'Animus et d'Anima, l'esprit et l'âme. Le temps est loïn, la lune de miel a été bientôt finie, pendant laquelle Anima avait le droit de parler tout à son aise et Animus l'écoutait avec ravissement. Après tout, n'est-ce pas Anima qui a apporté la dot et qui fait vivre le ménage? Mais Animus ne s'est pas laissé longtemps réduire à cette position subalterne et bientôt il a révélé sa véritable nature, vaniteuse, pédantesque et tyrannique. Anima est une ignorante et une sottise, elle n'a jamais été à l'école, tandis qu'Animus sait un tas de choses il a lu un tas de choses dans les livres, il s'est appris à parler avec un petit caillou dans la bouche, et maintenant, quand il parle il parle si bien que tous ses amis disent qu'on ne peut parler mieux qu'il ne parle. On n'en finirait pas de l'écouter. Maintenant Anima n'a plus le droit de dire un mot, il lui ôte comme on dit les mots de la bouche, il sait mieux qu'elle ce qu'elle veut dire et au moyen de ses théories et réminiscences il roule tout ça, il arrange ça si bien que la pauvre simple n'y reconnaît plus rien. Animus n'est pas fidèle, mais cela ne l'empêche pas d'être jaloux, car dans le fond il sait bien que c'est Anima qui a toute la fortune, lui est un

(1) Voir la *Revue* des 5 et 12 mai et 10 juin.(1) *Manuel pratique d'astronomie*, par M. LUCIEN RUDAUX, 256 pages, 160 gravures, Larousse, Paris.(2) *L'électricité à la ville, à la campagne, en auto*, par M. MARCEL BOLL, 208 pages, 174 gravures, 2 planches hors texte, 3 photographies, Larousse, Paris, 1932.(2) Cf. *Correspondance*, pp. 103-104; *Le Repos du Septième Jour*, p. 62; *Le Père humilié*, p. 70; *La Messe là-bas*, p. 18; *Vigile*, IV, 1930, Lettre sur Berck. Cf. J. MADAULE, « L'Exigence de Dieu... », *Vigile*, II, 1930, pp. 185-187.



gueux et ne vit que de ce qu'elle lui donne. Aussi il ne cesse de l'exploiter et de la tourmenter pour lui tirer des sous, il la pince pour la faire crier, il combine des farces, il invente des choses pour lui faire de la peine et pour voir ce qu'elle dira, et le soir il raconte tout cela au café à ses amis. Pendant ce temps, elle reste en silence à la maison à faire la cuisine et à nettoyer tout comme elle peut après ces réunions littéraires qui empestent la vomissure et le tabac. Du reste, c'est exceptionnel; dans le fond Animus est un bourgeois, il a des habitudes régulières, il aime qu'on lui serve toujours les mêmes plats. Mais il vient d'arriver quelque chose de drôle. Un jour qu'Animus rentrait à l'improviste, ou peut-être qu'il sommeillait après dîner, ou peut-être qu'il était absorbé dans son travail, il a entendu Anima qui chantait toute seule, derrière la porte fermée : une curieuse chanson, quelque chose qu'il ne connaissait pas, pas moyen de trouver les notes ou les paroles ou la clef; une étrange et merveilleuse chanson. Depuis, il a essayé sournoisement de la lui faire répéter, mais Anima fait celle qui ne comprend pas. Elle se tait dès qu'il la regarde. Alors Animus a trouvé un truc, il va s'arranger pour lui faire croire qu'il n'y est pas. Il va dehors, il cause bruyamment avec ses amis, il siffle, il touche du luth, il scie du bois, il chante des refrains idiots. Peu à peu Anima se rassure, elle regarde, elle écoute, elle respire, elle se croit seule, et sans bruit elle va ouvrir la porte à son amant divin. Mais Animus, comme on a dit, a les yeux derrière la tête (1).

Faute de cette clé qui ouvre l'entier symbolisme claudélien, l'on s'expose à ne voir que le dehors et à ne saisir que l'écorce de l'œuvre, sans pénétrer jusqu'à la pulpe succulente. La création est comme une immense parabole; le grand ressort dramatique vient du conflit essentiel que le christianisme anime en nous. A propos de *Otago*, Claudel l'expliqua dans deux précieuses lettres au *Temps* et au *Figaro* du 9 juin et du 14 juillet 1914 : « Il y a en nous, écrivait-il, quelque chose d'employé, quelque chose qui n'est pas sorti, et peut-être précisément ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus profond. » Par son appel extérieur et supérieur, le christianisme crée dans notre vie individuelle et quotidienne une force tragique qui soulève l'homme tout entier. Principe de contradiction, il nous oblige à un état permanent de mobilisation contre le mal universel. « Il faut de l'intrépidité, il faut cette espèce d'humilité tendue que connaissent les athlètes. » Le christianisme donne à l'art le moyen de composer. En second lieu, il lui propose un objet extérieur et réel, un être vivant auquel nous lient des responsabilités et un commerce intérieur quotidien. Au point de vue de l'art, il a ce double avantage de déclasser l'âme de ses routines et d'augmenter ses ressources, sans nous y arrêter comme à une fin et nous complaire dans une stérile introspection. Nous sommes des forces vivantes et tendues par la croix à l'extrême, dans un drame précis qui comporte sens et dénoûment. En troisième lieu, la Foi donne à chacun de nos actes un caractère symbolique : « Rien ne se passe plus isolément, mais au regard d'une réalité supérieure, du grand drame de la création et du salut qui sert de fond et dont voici une espèce de commentaire particulier, une parabole en action (2). »

Claudel ne renie point pour autant les muses grecques, les muses respiratrices et les muses inspirées, intelligences ouvrières de l'âme, car il a besoin de la nature entière pour l'inexhaustible cérémonie vivante. Mais il songe à la salutation angélique et invoque les vertus cardinales : « Je chanterai les grandes muses carrées, les quatre vertus cardinales orientées avec une céleste rectitude (3). »

(1) *Positions et Propositions*, pp. 55-57; cf. LEPÈVRE, *L'Itinéraire philosophique de Maurice Blondel*, pp. 178-186, Paris, Spes, 1928 (*La Nef*), p. 5). MICHÉLET, *Œuvres choisies de Vico*, t. I, pp. 270-276, Paris, Hachette, 1835. Il se pourrait que Vico fût l'une des sources de Claudel.

(2) *Positions et Propositions*, pp. 241-243, 249-250.

(3) *Cinq grandes Odes*, p. 168.

L'homme est un milieu entre la nature et Dieu. Intérieur au monde, il le domine et l'explique, prenant mesure à son gré de sa totalité. Il préside à l'ample cérémonie vivante des mondes. Le lyrisme est son mode poétique essentiel. Tourne-t-il son regard vers lui-même, le lyrisme cède au drame. Car l'homme est un désordre voulu. Le péché le replie sur soi et l'emmure. Comment délivrer ce prisonnier de lui-même, puissant à se défaire, impuissant à se créer? Par l'Incarnation, Dieu opère la restitution. Le drame théâtral se déroule qu'importe le drame claudélien.

Nous sommes extérieurs à Dieu, avec le sentiment de la différence et de la scission. Quel est le rôle du poète en face du monde supérieur? Y a-t-il place encore pour le drame et le lyrisme? — Assurément, la poésie ne meurt pas : et nous assistons au triomphe de la théorie de Claudel. Au ciel, le drame n'est que souvenir. — la croix rayonne. Le drame passe, le lyrisme reste.

« Proprement humain est... ce que j'appellerai sentiment de la tige; le sentiment de l'origine, le sentiment religieux (*religare*), le mystérieux attachement placentaire. » Le mouvement en soi est inextinguible. Reproduction d'une certaine existence, nous ignorons ce qu'est cette existence dans son fond, ignorant ce qu'elle n'est pas en Dieu, « son tremblement essentiel devant la face du Saint », le « sujet de l'origine », le « rythme premier ».

L'âme est simple comme Dieu. Quelle différence essentielle entre eux? Je dis qu'ils diffèrent premièrement par la nature puisque Dieu est par lui-même et l'âme par Dieu. L'un est substance et l'autre image, mais une image de Dieu tout entier puisque son objet ne comporte pas de division. Le reste de la création n'est pas, à proprement parler, une image, mais un symbole (1). (Et voilà justifié, pour le dire en passant, le symbolisme de Claudel.)

Les espèces spirituelles diffèrent entre elles par le chiffre indissoluble qui les formule, par l'intention divine. Chaque homme est appelé à rester dans le regard de Dieu l'oblateur et le témoin d'une partie et d'un moment de la création. « Notre âme, à chaque aspiration, puise en Dieu la plénitude de la sonorité », elle voit le rythme essentiel du mouvement qui la constitue, cette mesure qui est sa personne. Elle ne le voit point seulement, elle l'est, dans cette étroite substantielle où, apprenant son nom et l'intention qu'elle satisfait, elle se profère pour se livrer, s'aspire et s'expire tour à tour. Dieu nous donne la vie comme la mère à son fils, dont cependant elle reste différente; exposé à l'objectif secret de notre puissance vitale, il se laisse continuellement tirer; nous ne partageons pas sa perfection, puisque Un ne peut être partagé, mais nous concevons à son contact notre perfection particulière. Nous sommes cependant quelque chose de Dieu, un acte spécial de sa volonté, comme un motif de Beethoven qui prendrait une existence propre (2).

Comme aux corps la naissance s'applique aux esprits. « L'esprit... étant capable de vibrer, est capable dans le dessin de ses intervalles de recevoir impression des autres substances homogènes. Il y a une étendue spirituelle où les « distances » sont réglées non plus par l'éloignement tactile, mais par les relations harmoniques. Ce n'est plus par un signe, c'est par leur naissance même que les âmes exerceront l'une de l'autre connaissance (3). » Par le mouvement indépendant du déplacement local, Claudel entend en particulier « les alternatives de tension et détension, d'acte et de puissance, en un mot la vibration substantielle sur laquelle, après la mort, toute connaissance pourra s'insérer comme la perception actuelle sur la vibration de nos sens. La vie après la mort sera une

(1) *Art poétique*, pp. 146, 178-179.

(2) *Correspondance avec Rivière*, pp. 155-156. Les saints sont des témoins et des patrons. Sur l'importance de cette notion, cf. *Corona benignitatis anni Dei* et le *Soulier de satin*, *passim* (l'apparition des saints dans l'église de Belgrade, Rodrigue, marchand de feuilles de saints).

(3) *Art poétique*, p. 185.



information consciente, une auto-reproduction en une image ou différence exquise de Dieu considéré en face (1). »

Dépouillée des sens, l'âme séparée ne peut s'informer extérieurement, mais elle possède ce sens premier constitué de son rapport mouvant au seul point fixe. Elle épouse le coup et la visée de l'impulsion initiale; « ses motifs sont repris et éprouvés dans leur détail par la lumière vivante; je dis, approuvés ou réprouvés, suivant qu'ils sont ou non conformes à l'image que Dieu avait en nous prédéterminée (2). »

L'on voit par cette notion fort importante la simplicité et la variété de la vie de l'âme après la mort et la permanence de la poésie : « Toute la création pourra s'inscrire sur le mètre que l'âme constitue. »

Poètes, faiseurs de nous-mêmes, nous aurons le « sentiment aigu de notre prosodie essentielle », nous serons dans la bienheureuse « impossibilité d'échapper à notre mesure admirable » : « L'organe essentiel en sera ce temps double de la conscience dont les figures en cette vie sont la respiration, le battement de cœur, l'aigu et le grave, les brèves et les longues, l'ambe fondamental de tout langage (3). » Nous aurons alors délivrance du langage extérieure.

*L'Art poétique* de Claudel s'achève par un véritable chant de triomphe à l'Eternité qui est un chant de triomphe à la Poésie :

« Lors le temps sera fermé sur nous et le Présent en sera le centre éternel. Le temps établi, voici qu'éclate de toutes parts le chœur! Quoi de mieux fait que ce qui est achevé? Quoi de plus fini que ce qui est terminé? Quoi de plus fini que ce qui ne peut plus finir? Alors notre connaissance sera complète comme notre forme et comme notre fermeture. De même que le jour répète, jamais le même, le jour, et l'an l'année, comme à des intervalles réguliers, l'écran des astres se relâche ou se resserre, et que sans jamais rompre la ronde les enfants de la nuit l'ouvrent ou la rétrécissent comme une bouche (ainsi se dispersent ou s'écluent ces nations de l'éther, comme une foule qui d'un seul cœur craque et s'ébranle), notre occupation pour l'éternité sera l'accomplissement de notre part dans la perpétuation de l'Office, le maintien de notre équilibre toujours nouveau dans un immense tact amoureux de tous nos frères, l'élévation de notre voix dans l'inénarrable gémissement de l'Amour (4). »

VICTOR BINDEL.

## Karl Marx<sup>(5)</sup>

Il ne venait pas du prolétariat. Il n'était pas sorti non plus des rangs des socialistes utopistes.

Sa carrière n'avait pas été tracée d'avance par sa naissance, sa classe, son milieu ou sa formation. Elle ne se décida que lorsqu'il fit personnellement l'expérience de la société.

Il naquit à Trèves le 5 mai 1818. Depuis de longues générations tous ses ancêtres, paternels et maternels, étaient rabbins. Libre aux théoriciens de l'hérédité de conclure qu'il avait la sophistication et la chicane dans le sang. On peut tout au moins assurer, sans fétichisme pour leurs idées, que ses aïeux s'étaient entraînés avec méthode et succès au travail de l'esprit et au raisonnement. Le

petit-fils continua cette tradition intellectuelle et marcha sur leurs traces.

Son père n'était pas rabbin, mais avocat. Formé par Voltaire et Leibniz, il était de culture française et allemande; les traditions de la révolution cohabitaient dans son esprit avec celles du grand Empire. Politiquement, il prenait rang parmi les patriotes prussiens, mais il y avait dans son tempérament une modération d'âme probe et cultivée qui lui permettait de se contenter du programme d'être homme honorable et bon citoyen. La mère était une excellente ménagère, sans autre grand talent d'esprit : elle n'apprit jamais à parler ni à écrire correctement l'allemand.

Lorsque Karl atteignit l'âge de l'école obligatoire, son père, Hirschel Marx, prit le nom d'Henri Marx et se fit protestant avec toute sa famille. Une conversion s'opéra rarement sans motifs sérieux. Surtout dans une famille si étroitement attachée par la profession et les traditions aux croyances de ses ancêtres. Rien de précis ne nous renseigne sur les mobiles immédiats ou sur les considérations qui déterminèrent le père Marx à se faire chrétien après la mort de sa mère. Mais nous savons combien le Juif était alors haï, surtout en Rhénanie : on le méprisait, on le fuyait, et rien n'était si peu favorable que d'être Juif dans une carrière bourgeoise. On peut donc supposer que cet homme doux et pacifique, aisément accessible aux compromis, voulut, en changeant de confession, non seulement effacer du monde « une réalité offensante pour l'œil religieux du chrétien », mais encore assurer à son fils « une carte d'entrée aux portes de la culture européenne ».

Comme nous n'avons pas de témoignages, comme nous ne possédons aucune indication sur la prime jeunesse de Marx, nous sommes tentés d'émettre encore quelques autres suppositions à propos de cette situation. Le petit Marx dut prendre conscience de sa race de très bonne heure, surtout grâce aux traditions familiales, et il se pourrait que l'enfant ait vu dans son origine juive une sorte de tort, de tache, de handicap, dès que le monde lui permit de comparer. Peut-être faut-il chercher là l'origine de l'extraordinaire véhémence qui marqua son développement intellectuel. Son étonnante capacité d'assimilation, ses prodigieuses associations d'idées, sa surprenante clairvoyance, sa vigueur dans l'exégèse et l'étendue de son savoir ne devraient alors être considérés que comme des instruments qu'il perfectionna à dessein jusqu'à leur rendement maximum en vue de compenser le handicap de sa race et de sa naissance dans un domaine d'une honorabilité et d'un éclat reconus. On peut supposer que le développement du caractère de l'enfant se trouva déterminé dans ses toutes premières lignes par ces impressions de début. Autant le père fut ravi des « dons magnifiques » de son fils, autant il éprouva d'inquiétude à voir se former un caractère dont l'intransigeance combative et l'arrogante dureté ne pouvaient rencontrer dans sa propre nature ni intelligence ni sympathie. Karl apprenait merveilleusement bien, mais il n'avait pas un ami; il n'a jamais plus tard mentionné d'un seul mot nul de ses camarades de classe. Son esprit perça comme l'éclair tout ce qu'on voulait lui apprendre, mais son cœur ne fit jamais halte. Toutes les forces de son âme se bandaient sur le seul travail, le rendement et le succès.

Rien ne contredit cette hypothèse dans le fait que le jeune Marx, qui était déjà à dix-sept ans sur les bancs de la faculté, se fiança à dix-huit ans, en pleine ivresse d'amour, avec Jenny de Westphalie, une amie d'enfance de sa sœur. Quand nous apprenons que cette jeune fille appartenait à la noblesse la plus considérée de la ville, que son père était haut fonctionnaire, et qu'elle passait pour une personne de rare beauté et de grande culture, nous comprenons immédiatement la fouguese demande de Marx comme un geste de conquérant, le morceau de bravoure d'une nature qui vit de prestige et tremble pour son amour-propre. Représentons-nous le jeune Marx : il se trouve au seuil de l'existence, bardé

(1) *Correspondance*, p. 140.

(2) *Art poétique*, p. 188.

(3) *Art poétique*, pp. 191, 189-190.

(4) *Art poétique*, pp. 192-193.

(5) Extraits d'un ouvrage qui paraîtra prochainement chez Grasset, à Paris.



de science et de diplômes, il brûle d'éprouver ses forces, de s'essayer sur les grands problèmes de la vie. Mais il hésite encore à se faire pleine de confiance, à se donner un satisfecit. Son année de Bonn n'a pas été entièrement satisfaisante. Il a causé une petite déception à ses parents et aux amis qui attendaient de lui une ascension rapide. Son père lui a même proposé de changer de spécialité et de s'engager dans la physique et la chimie. En de telles circonstances, Karl Marx, découragé, a besoin d'une preuve vivante de sa valeur et de sa supériorité. Il se la procure en enlevant d'un geste conquérant la jeune fille la plus belle, la plus fêtée, la plus recherchée de la société. Son père d'abord effrayé, finit par taire ses objections. Le père de sa fiancée consent et noue avec lui des relations plus intimes et plus cordiales. C'est ainsi que cette tête chaude abat en se jouant les obstacles. Bouillant d'orgueil et d'amour-propre satisfait, il se décerne à lui-même le certificat de haute valeur dont il a besoin pour l'équilibre de son âme.

Bien des années plus tard, en repassant par Trèves où le passé vient assaillir sa rêverie, il écrit encore à sa femme en son amoureuse vanité : « On me demande chaque jour, de droite et de gauche, des nouvelles de la « plus belle fille » de Trèves, de la reine des anciens bals. Il est d'instinct agréable pour un homme de voir ainsi sa femme continuer à vivre dans la mémoire d'une ville sous les traits de « la princesse enchantée ».

\* \* \*

A la rentrée de 1836, Marx alla suivre les cours de la Faculté de Berlin. Le rayonnement intellectuel de cette Faculté était immense; elle attirait toute la jeunesse d'Allemagne. Les grands noms de maîtres célèbres, Hegel, Schleiermacher, Gans, Savigny et Alexandre de Humboldt, lui composaient une auréole. Hegel surtout et sa philosophie exerçaient le plus grand prestige sur tous les esprits de ce temps. Marx se spécialisa dans le droit sur les étiquettes de l'école, sans toutefois la pratiquer que « comme discipline inférieure à côté de l'histoire et de la philosophie ». Il se jetait aussi, en dehors des conférences, avec un zèle dévorant, sur les sciences les plus différentes et sur toutes les littératures, cherchant, goûtant, tâtant partout. Il lisait, notait, traduisait, apprenait les langues étrangères, se perdait sur des chemins solitaires, allait chercher au loin l'eau des sources cachées, escaladait les rocs les plus abrupts, visait les cimes inaccessibles. Aux heures de paix et de recueillement il épanchait ses nostalgiques rêveries pour sa lointaine bien-aimée dans une foule de poèmes, gauches produits, d'ailleurs, d'un zèle constructeur et d'une rhétorique raisonneuse, plutôt qu'épanouissement d'une vraie vocation poétique.

Il n'avait parcouru Hegel qu'à vol d'oiseau et ne connaissait guère encore que des fragments de sa philosophie; elle ne « lui avait rien dit de bon ». Il pressentait qu'avec Hegel, pour qui l'Idée menait le monde, à l'antipode du point de vue matérialiste, avec Hegel pour qui l'objet de l'expérience et le rythme de l'histoire étaient l'œuvre d'une Loi régissant l'Univers, le produit d'un Être absolu, avec Hegel pour qui l'Être et l'Idée coïncidaient sur le plan métaphysique, il sentait qu'avec Hegel il faudrait bien qu'il s'expliquât un jour. Mais il restait encore tremblant devant l'énormité de cette audace. Et il s'engloutissait dans une lutte de plus en plus faustienne avec lui-même, la philosophie traditionaliste et la grandeur monumentale de l'adversaire. Une lettre écrite à son père le 10 novembre 1837 dans un grand mouvement de fièvre, et toute traversée d'explosions extatiques, nous renseigne sur ses humeurs :

« Berlin, le 10 novembre 1837.

« Cher Père,

« Il est de moments de la vie qui se trouvent placés comme des frontières à la limite d'une période révolue, mais qui semblent en

même temps nous indiquer nettement une nouvelle direction.

« Dans ces moments de transition nous nous sentons contraints de considérer le présent et le passé avec l'œil d'aigle de la pensée pour parvenir à la conscience de notre exacte position. L'histoire universelle elle-même montre du goût pour ces examens rétrospectifs et se recueille, ce qui lui prête souvent l'apparence de rétrograder ou de faire halte, alors qu'elle se jette simplement sur son fauteuil pour se comprendre et pour percer de ses regards sa propre action, l'action de l'esprit.

« En de tels instants l'individu devient lyrique, car toute métamorphose est partie chant du cygne, et partie aussi ouverture; c'est le prélude d'un grand poème nouveau qui cherche encore à prendre corps à l'horizon dans un chaos de couleurs éclatantes; et cependant nous aimerions dresser un monument à l'instant révolu, nous voudrions qu'il prit dans notre sentiment la place perdue pour l'action, et où trouverait-il asile plus sacré que dans le cœur d'un père, d'un père le plus doux des juges et le plus fervent des amis, soleil d'un amour dont le feu embrase le plus intime foyer de nos efforts! Comment tant de choses déplaisantes et blâmables pourraient-elles mieux se racheter et obtenir leur pardon qu'en devenant la manifestation d'un état essentiellement nécessaire? Comment, du moins, le jeu souvent laid du hasard et de la confusion de l'esprit pourrait-il mieux éloigner le reproche que l'on risquerait de lui faire de provenir d'un cœur mal né?

« Si donc je jette, à la fin d'une année que j'ai vécue dans cette ville, un regard sur le temps passé, pour répondre, mon bien cher père, à ta si chère lettre d'Ems, qu'il me soit permis d'examiner ma situation comme je considère la vie en général, c'est-à-dire comme l'expression d'une activité intellectuelle qui prendra forme par la suite de tous côtés, dans les sciences, les arts, la situation privée.

« Au moment où je vous ai quittés je venais de naître à un nouveau monde, celui de l'amour, et, au début, d'un amour ivre de désir et vide d'espoir. Le voyage même de Berlin, qui m'eût ravi en d'autres circonstances, m'eût excité à la contemplation des merveilles de la nature et embrasé de l'ardeur de vivre, ce voyage me laissa froid, je puis même dire qu'il m'attrista, car les rochers que je voyais n'étaient pas plus abrupts, n'étaient pas plus hardis que les sentiments de mon âme, les vastes villes bouillonnaient moins que mon sang, les tables d'hôtes étaient moins surchargées de nourritures indigestes que ma propre imagination, et l'Art enfin moins beau que Jenny.

« Arrivé à Berlin je rompis avec toutes mes anciennes relations, fis avec déplaisir quelques rares visites, et tentai de me plonger dans la science et dans l'art.

« Dans l'humeur où je me trouvais, la poésie lyrique devait nécessairement constituer le premier objet de mon étude, ou tout au moins le plus agréable et le mieux indiqué; comme le voulaient ma situation et toute mon évolution elle fut purement idéaliste. Je fis tout mon ciel et mon art d'un au-delà aussi lointain que mes amours. Toute réalité se noyait dans ce flot, et ce flot était sans limite, fait de sentiments nébuleux, sans vrai lien avec la nature, vaines constructions, palais de songes, l'exact contraire de ce qui est et de ce qui doit être, réflexions de rhétoricien et non point pensée poétique; peut-être aussi certaine chaleur de sentiment, certain souffle, un essai d'élan caractérisent-ils tout de même les trois premiers tomes de poèmes que j'ai envoyés à Jenny. L'ampleur d'une nostalgie qui ne connaît pas de limites s'y étale sous tant de formes qu'elle fait de cette littérature un paysage d'inondation plutôt qu'une vraie poésie.

« Mais la poésie ne pouvait et ne devait être que secondaire. Je devais apprendre le droit et j'éprouvais partout le besoin de m'essayer sur la philosophie. Je m'élangai si bien les deux qu'il m'arriva d'étudier Hineccius, Thibaut et les sources de la façon



la moins critique, comme un élève qui repasse sa leçon, et de traduire, par exemple, en allemand les deux premiers livres des *Pandectes*, comme aussi d'essayer de bâtir une philosophie du droit qui rendit compte de cette science d'un bout à l'autre. Comme début je dépêchai quelques aphorismes métaphysiques et poussai jusqu'au droit public cette entreprise infortunée, ce qui fit un travail d'environ trois cents pages.

Le contraste entre le réel et l'idéal s'y accusait de la façon la plus gênante et y fut le père d'une distribution désespérément inexacte. En premier lieu venait une partie que je baptisais bienveillamment du nom de Métaphysique du Droit, ensemble de définitions, de réflexions et d'aphorismes distribués d'après les vraies parties du droit; comme dans Fichte, mais en plus moderne, et en beaucoup moins substantiel. Le dogmatisme mathématique, qui tourne toujours autour des choses, et raisonne de ci ou ça sans développer l'objet lui-même comme une matière riche et vivante, me nuisit là dès le début pour pénétrer la vérité.

Le triangle permet au mathématicien de construire et de démontrer, il reste une pure représentation, il ne donne rien d'autre que lui-même, il faut le rapprocher d'autre chose pour qu'il prenne d'autres positions et que ce qu'on rapproche de lui diversement l'orne de relations et de vérités diverses. Dans l'expression concrète, par contre, d'un monde vivant de pensées, comme le Droit, l'Etat, la Nature et toute la Philosophie, c'est l'objet même qu'il s'agit d'observer dans son développement personnel, on n'a le droit d'introduire en lui aucune division arbitraire, c'est la raison de la chose elle-même qui doit se déployer à travers ses propres contradictions et trouver en soi son unité.

Ma deuxième partie était constituée par la Philosophie du Droit, c'est-à-dire, d'après mes idées de cette époque, par l'examen de l'évolution de la pensée dans le droit positif romain, comme si le droit positif, dans le développement de sa pensée (je ne dis pas dans ses dispositions, purement finies), pouvait être quoique ce fût de différent de la représentation du concept « Droit » dont s'occupait ma première partie!

J'avais pour comble divisé cette seconde partie en étude du droit formel et étude du droit positif, la première devant exposer la seule forme du système dans sa suite et sa cohésion, dans sa distribution et dans son extension, la seconde, au contraire, son objet. Erreur que je partageais avec M. de Savigny, comme j'ai pu m'en rendre compte par la suite dans son savant ouvrage sur la propriété.

Mais à quoi bon remplir des pages de choses que j'ai condamnées moi-même? Ces divisions trichotomiques se poursuivent tout le long du texte; il est écrit avec une minutie et une longueur fatigantes, et les conceptions des Romains s'y sont vues torturées de la plus barbare façon pour pénétrer dans mon système. D'une page à l'autre, du moins, j'ai pris de l'amour pour mon sujet et je suis arrivé enfin à une certaine vue d'ensemble.

Sur la fin de mon droit privé, je me suis aperçu de mon erreur générale; l'ensemble touchait au kantisme dans le plan que je m'étais fixé, mais s'en éloignait énormément dans l'exécution; et je me rendis compte une fois de plus que je n'en sortirais pas sans la philosophie. Je pus donc me rejeter dans les bras de cette science en toute tranquillité d'esprit et j'écrivis un nouveau système métaphysique fondamental au bout duquel je fus contraint de reconnaître l'erreur de ce nouvel ouvrage et celle de toutes mes tentatives précédentes.

J'avais pris l'habitude, au cours de ces travaux, d'extraire constamment des passages de tous les textes que je lisais. J'avais gribouillé de réflexions le *Laocoon* de Lessing, l'*Erwin* de Solger, l'*Histoire de l'Art* de Winckelmann et l'*Histoire allemande* de Lûden.

En même temps j'avais traduit la *Germania* de Tacite ainsi que les *Tristesses* d'Ovide et je m'étais mis à étudier tout seul, c'est-à-dire dans des grammaires, l'anglais et l'italien, que je savais très mal; je lisais le *Droit criminel* de Klein et ses *Annales*, et, secondairement toutes les nouvelles productions littéraires.

À la fin de ce semestre-là je recherchai de nouveau les danses de la Muse et la musique du Satyre, et, dans le dernier cahier que je vous ai envoyé l'idéalisme lui-même fut déjà à travers un amour forcé, comme dans Félix et le Scorpion ou encore dans Oulanem, ce drame fantastique et raté, jusqu'à ce qu'enfin, se décidant, il aborde une formule artistique sans mélange, à propos de sujets, d'ailleurs, sans grand lyrisme et d'idées sans souffle puissant.

Et cependant ces derniers poèmes sont les seuls à travers lesquels j'aie entrevu soudain (le coup fut fulgurant) l'éclair de la vraie poésie, le palais enchanté des fées, et toutes mes créations en furent anéanties.

Ces occupations de tous genres m'avaient coûté les nuits de mon premier trimestre, des combats prodigieux, bien des docilités aux impulsions de l'âme ou du monde extérieur; je n'en sortais pas très enrichi, j'avais négligé la nature, l'art, le monde, et éloigné de moi beaucoup d'amis. Mon corps semblait me le reprocher, un médecin me conseilla la campagne, et ce fut ainsi que je parvins, pour la première fois de ma vie, au bout de cette longue ville, jusqu'à la banlieue de Stralow. Je ne prévoyais pas que d'anémique avorton j'y deviendrais un homme robuste.

Un voile venait de tomber, mon Saint des Saints était détruit, il fallait instaurer de nouvelles divinités.

Partant de mon idéalisme, idéalisme que, soit dit en passant, j'avais comparé à ceux de Fichte et de Hegel et nourri d'eux, j'en vins à rechercher l'idée dans la réalité elle-même. Si les dieux avaient habité autrefois au-dessus de la terre, ils en étaient devenus le centre maintenant.

J'avais lu des fragments de la philosophie de Hegel, mais ils ne m'avaient rien dit de bon. Je voulus m'enfoncer une fois de plus dans la mer, mais avec la ferme intention de trouver la nature spirituelle aussi nécessaire, concrète et positive que la nature physique et de ne plus me perdre en escrimes, mais de ramener la perle fine à la lumière.

J'écrivis un dialogue d'environ vingt-quatre pages: « Cléante, ou le point de départ de la philosophie et son développement nécessaire ». L'art et la science, qui s'étaient perdus de vue, s'y retrouvaient en quelque sorte, et je me mis moi-même à l'œuvre comme un vaillant explorateur, pour faire une étude à la fois dialectique et philosophique de la façon dont la divinité se manifeste et en soi et sans la religion, dans la nature et dans l'histoire. Ma dernière phrase représentait le point de départ de la philosophie hégélienne, et voilà que ce travail, qui m'a mis en contact avec les sciences naturelles, avec Schelling, avec l'histoire, qui m'a causé des cassements de tête infinis et qui est écrit si... (illisible) (car il doit constituer une nouvelle logique) que j'ai peine moi-même à m'y retrouver maintenant, voilà que ce travail, le plus cher de mes enfants, dorloté tant de nuits sous la lune, me jette dans les bras de l'ennemi comme une sirène perfide.

De dépit je fus plusieurs jours dans l'incapacité de penser, je courais comme un fou dans le parc, au bord de ces sales eaux de la Sprée qui lavent l'âme et édulcorent le thé, je fis même une partie de chasse avec mon hôte et je courus jusqu'à Berlin où j'eusse embrassé tous les crocheteurs. Là-dessus je ne me permis plus que des études positives, la *Propriété* de Savigny, le *Droit criminel* de Feuerbach et de Grolmann, le *De verborum significatione* de Kramer, le *Système des Pandectes* de Wenning-Jugenheim, la *Doctrina Pandectarum* de Mühlenbruch, quelques ouvrages de Gauterbach, le droit criminel et surtout le droit ecclésiastique, dont j'ai lu sans sauter une page et résumé toute la première



partie, le *Concordia discordantium Canonum* de Gratian, sans oublier son appendice, *Lancelotti Institutiones*. Puis je traduis plusieurs parties de la Rhétorique d'Aristote, je lus le *De augmentis scientiarum* du fameux Baco de Verulam, je m'occupai intensément de Reimarus dont j'avais médité avec volupté les *Instincts artistiques des animaux* et fis aussi du droit allemand, dont je n'étudiai toutefois que les Capitulaires des rois francs et les Lettres des Papes.

» Je tombai malade, mon cher père, comme je te l'ai déjà écrit, du chagrin que me causa la maladie de Jenny jointe à l'échec de mes travaux d'esprit, par dépit dévorant de devoir faire mon idole d'un point de vue que je haïssais. Une fois guéri, je brûlai tous mes poèmes et tous mes projets de nouvelles dans le chimérique espoir de ne pas rechuter, espoir que rien, d'ailleurs, n'a encore infirmé.

» J'avais passé ma maladie à lire Schelling d'un bout à l'autre et la plupart de ses disciples. Des amis que je vis plusieurs fois à Stralow me firent entrer dans un club de docteurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs chargés de conférences ainsi que le docteur Rudenberg, mon plus intime ami de Berlin. La discussion amenait l'exposé d'opinions fort contradictoires et je m'attachai de plus en plus fermement à la philosophie d'ici à laquelle j'avais pensé échapper; une vraie rage d'ironie s'était saisie de moi, comme il arrive après de telles phases de négation. Là-dessus vint le silence de Jenny et je ne connus plus de paix que je n'eusse payé mon tribut au modernisme et au point de vue de la science présente en écrivant quelques mauvaises productions comme *La Visite*.

» Si je ne t'ai pas fait de ce trimestre une peinture absolument claire, si je n'en donne pas tous les détails et si j'en supprime les nuances, pardonne-le, mon bien cher père, au vif désir que j'ai de parler du présent.

» H. de Chamisso m'a envoyé un mot des plus insignifiants pour me dire qu'il « regrette beaucoup que l'Almanach, étant imprimé depuis longtemps, ne puisse faire accueil à mes contributions ». J'ai dévoré son billet de dépit. Le libraire Wigand a envoyé mon plan au D<sup>r</sup> Schmidt, éditeur de la maison Wunder qui livre de si bon papier à cornets et de si mauvaise littérature. Ci-joint sa lettre. Quant à Schmidt il n'a pas encore répondu. Je ne renonce pourtant pas à mon projet, et d'autant moins que toutes les célébrités esthétiques de l'école hégélienne ont promis de m'appuyer sur l'intervention de Bauer, le chargé de conférences, qui joue un grand rôle dans leurs rangs, et de mon coadjuteur, le D<sup>r</sup> Rudenberg.

» En ce qui concerne, mon cher père, la carrière caméralistique, j'ai fait connaissance dernièrement d'un assesseur, M. Schmidthanner, qui m'a conseillé d'y entrer après mon troisième examen de droit, ce qui me dirait d'autant plus que je préfère vraiment la jurisprudence à toute autre science administrative. Ce monsieur me disait qu'après avoir débuté au tribunal régional de Münster, en Westphalie, il était, comme beaucoup d'autres, parvenu en trois ans au grade d'assesseur, ce qui n'était pas difficile (avec beaucoup de travail, s'entend), car les échelons sont, là-bas, beaucoup moins rigides qu'à Berlin. Si l'on passe son doctorat avec le titre d'assesseur, on a d'ailleurs beaucoup plus de chances de trouver une place de professeur extraordinaire, comme ce fut le cas pour H. Gärtner de Bonn, qui n'a écrit qu'une thèse médiocre et n'est connu, en dehors de cet ouvrage, que pour faire profession d'hégélianisme en droit. Mais ne serait-il pas possible, très cher père, de discuter tout cela de vive voix avec toi? L'état d'Edouard, la santé de ma chère mère, et ton malaise enfin, quoique je ne le croie pas grave, tout m'incite à voler vers vous et m'en fait presque une nécessité. J'y serais déjà si je n'avais douté de ton consentement.

» Je n'obéis, crois-m'en, mon très cher père, à aucun mobile égoïste, malgré toute la joie que j'aurais à revoir Jenny; je suis poussé par une pensée que je ne puis dire. Ce serait même, à maints

égards, une démarche qui me serait pénible, mais, comme me l'écrivit mon unique Jenny, tous ces scrupules doivent tomber devant l'urgence de devoirs sacrés.

» La lettre que j'ai écrite à maman a été rédigée longtemps avant que je n'eusse reçu la chère missive de Jenny; j'y ai peut-être inconsciemment glissé bien des choses qui ne tombaient pas juste.

» J'espère que le nuage qui enveloppe notre famille se dissipera petit à petit, j'espère qu'il me sera permis de souffrir et de pleurer avec vous et de vous prouver de près la profonde affection, l'amour sans bornes que j'exprime souvent si mal; j'espère que tu pardonneras aussi, père si ardemment chéri, en examinant ce tableau des tribulations de mon âme, aux moments où le cœur semble s'être trompé, étouffé par l'esprit dans l'ardeur de la lutte, et que tu te rétabliras vite pour que je puisse bientôt te presser sur mon cœur et m'épancher tout entier dans ton sein.

» Ton fils qui t'aime profondément,

» KARL.

» Excuse, cher père, l'écriture illisible et le mauvais style de cette lettre; il est près de quatre heures, ma chandelle est à bout et j'ai les yeux bien fatigués; je suis devenu la proie d'une horrible inquiétude et ces noires pensées ne seront conjurées que par votre chère présence.

» Mille choses à ma douce et splendide Jenny. J'ai déjà lu douze fois sa lettre, et j'y découvre chaque fois de nouveaux charmes. C'est la plus belle, même quant au style, dont je puisse remercier une dame.

Marx se retournait donc, aux termes de sa lettre, contre le formalisme et les spéculations abstraites de la philosophie idéaliste traditionnelle. Cette philosophie isolait la pensée des phénomènes de la nature. D'après elle, l'Idée, principe directeur de l'univers, se tenait en dehors de la réalité et du monde sensible. La réalité ne jouait qu'un rôle de pâte à pétrir, c'était un simple moyen plastique dont la Raison se servait pour se manifester.

Marx, maintenant, cherchait l'Idée dans la réalité elle-même, il essayait de l'en faire sortir. Mais en abandonnant ainsi le point de vue que défendaient les philosophes idéalistes, il venait involontairement, et même à son corps défendant, se jeter dans les bras de Hegel. Car, tout idéaliste qu'il fût, Hegel avait déjà dépassé le point de vue de l'opposition de l'être et de la pensée et les réunissait sur le plan philosophique. Le réel n'était plus pour lui le simple objet de la raison, la masse passive qu'anime l'esprit; il voyait au contraire déjà dans la pensée un résultat de l'évolution de la nature, et il considérait le monde sensible comme le développement personnel et vivant de l'Idée, l'action positive de l'esprit. Il avait ramené les regards du philosophe des zones vides de l'abstraction pure au monde de la réalité.

A ce point, évidemment, il s'était arrêté. L'unité de l'être et de la pensée restait chose, à ses yeux, purement métaphysique. Marx, intérieurement, se rebellait là contre. Son intérêt, entièrement concentré sur l'intelligence du réel et étranger à toute métaphysique, commençait à voir là le défaut de la cuirasse de l'idéalisme hégélien, à deviner la prise qui permettrait de l'abattre. L'idée le piquait. Quelle tâche que de faire mordre la poussière à ce géant de l'empire de la pensée! Quel triomphe ne couronnerait-il pas le succès d'une telle entreprise! Marx commença à examiner le monde avec le regard du critique et à contrôler la valeur du schéma hégélien sur la réalité dans laquelle il vivait. Son œil s'exerça, sa perception s'affina. Les moments se multiplièrent qui nourrirent en lui l'idée de détrôner un jour Hegel. L'espoir de résoudre le problème devint de plus en plus tentant et de plus en plus justifié. Marx examina le but d'un œil qui ne cillait pas, et, avec toute la fougue, le zèle et l'esprit de suite qui caractérisaient sa nature, il passa à l'exécution.

OTTO RÜHLE.

(Traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte).



# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

*Examen critique du système De Greeff.*

Par application de cette loi indiscutée de la psychologie infantile : « Tous les enfants sont menteurs », il s'agit de démontrer qu'en attribuant à l'Apparition certaines paroles, les cinq enfants de Beauraing ont menti, peut-être, d'ailleurs inconsciemment. A force de s'autosuggestionner, puis irrésistiblement subjugués par la foule qui halète après l'Apparition et réclame qu'elle ouvre la bouche, les petits « voyants » sont parvenus à se faire accroire qu'ils voyaient une Dame et puis qu'ils l'entendaient. Sous l'empire d'une inspiration naturelle et invincible, ils ont mis dans la bouche de Celle qu'ils pensaient voir, des paroles par eux depuis longtemps connues et qu'ils s'imaginèrent avoir entendues.

Affirmation gratuite, hypothèse en l'air, aussi longtemps qu'elle ne reposera pas sur une preuve. Qu'à cela ne tienne! Voici l'argument par baralipton. La majeure est sous-entendue : il est impossible que des paroles semblables proviennent de deux sources différentes. Or, telles paroles que l'on dit prononcées par l'Apparition se retrouvent dans tel cantique, dans telle leçon du catéchisme, dans tels échos de conversations. Donc, il est faux qu'elles aient été proférées par l'Apparition. Saluez le logicien!

Ce superbe spécimen de logique peut se renforcer par une considération implicite de haute portée. Il n'y avait, conséquemment à ce raisonnement, qu'un moyen, un seul et unique moyen pour l'Apparition de s'affirmer et d'authentifier son langage : c'était de s'exprimer en termes obscurs, inouïs, totalement ignorés des enfants, de leur parler en araméen ou en chinois ou, si elle consentait à user du vocabulaire courant, de révéler des mystères, de résoudre la quadrature du cercle ou d'ajouter un article de foi au dépôt de la révélation. Dès là qu'elle emprunte des mots au langage vulgaire; dès là que, parlant à des enfants, elle daigne se faire comprendre d'eux, elle s'avère inexistante, la supercherie est percée à jour.

Je note à ce propos que, pour passablement saugrenne que soit cette prétention, elle vient d'être en quelque point satisfaite à Beauraing que l'inscription lue sur le ruban de la Vierge apparue à Côme Tilmant, désigne par la graphie *Böring*, remontant à l'époque de la féodalité, dit-on, tombée en désuétude depuis des siècles, certainement ignorée du privilégié. Voilà M. De Greeff pris au piège.

Ne semblerait-il pas que pour donner au moins quelque vraisemblance à l'argumentation sophistiquée qu'il échafaude sur l'appareillement des paroles attribuées à l'Apparition et des paroles venues d'une autre source, il eût été d'élémentaire prudence d'établir un parallélisme rigoureusement exact et d'éviter avec soin le pendant de la fausse fenêtre. Mais il est écrit que M. De Greeff joue de malheur sur toute la ligne et rate imperturbablement la preuve après laquelle il court.

#### 1. « JE SUIS LA VIERGE IMMACULÉE. »

« Les enfants, écrit-il, chantent chaque soir à la grotte le chant de Lourdes : Salut, ô Vierge immaculée. »

A qui voudra se renseigner auprès du clergé et des religieuses

de Beauraing, il sera répondu comme à moi textuellement : « *Détai- absolument erroné.* »

#### 2. « POUR QU'ON VIENNE ICI EN PÈLERINAGE. »

« *Dès les premiers jours la question du pèlerinage fut quasi la seule qui intéressât la population. Le 10 décembre déjà les demandes d'achats d'immeubles et de terrain à bâtir étaient nombreuses (conversations des gens de l'endroit entendues dans l'avant-midi du 17 à l'Hôtel des Touristes).* »

Nos lecteurs se souviennent que le vendredi 23 décembre, le Dr Maistriaux, peu avant la vision, avait dit à Fernande de poser cette question : « *Pourquoi venez-vous ici?* » Or, elle fut seule à entendre cette réponse — si admirablement vérifiée par l'événement — « *Pour qu'on vienne ici en pèlerinage.* » Albert, ce soir-là, n'a rien vu ni entendu, les trois autres ont vu mais rien entendu. Si vraiment la question du pèlerinage fut la préoccupation dominante de la foule; si elle défrayait à ce point les potins de l'*Hôtel des Touristes*, comment expliquer ce fait qu'elle n'ait pas influencé et suggestionné tous les voyants et que Fernande, la seule qui ait rapporté ce message, n'ait pas fait porter directement sa question sur ce point qui passionnait tous les esprits — excepté le sien — et se soit bornée à répéter la question vague et indéterminée suggérée par M. Maistriaux : « *Pourquoi êtes-vous venue ici?* » Pas de trace de cette préoccupation dans son interrogation, silence chez les autres.

#### 3. « JE SUIS LA MÈRE DE DIEU, LA REINE DES CIEUX. »

« *On lit dans le Petit Catéchisme de Namur (1<sup>re</sup> part., leçon 9) : « La doit-on honorer? — Oui, comme Mère de Dieu et Reine des cieux. »*

Sans doute, pour l'oreille, ces termes sonnent à peu près de même; pour l'esprit, quelle distance les sépare! La première proposition avec son sujet: *je*, la copule: *est*, le double prédicat: *Mère de Dieu, Reine des cieux*, affirme l'identité du sujet et du prédicat, c'est l'affirmation solennelle, la revendication par la Vierge elle-même de sa Maternité divine et de sa Royauté céleste. Dans la formule du catéchisme, ces sublimes prérogatives sont simplement énoncées comme le motif du culte d'hyperdulie dû à la Vierge

#### 4. « JE CONVERTIRAI LES PÉCHEURS. »

« *Le curé de X... dans une réunion avec les Voisin avait demandé avec insistance, et à Gilberte notamment, si elle priait Dieu pour les pécheurs. Question à laquelle Gilberte avait répondu : « Est-ce qu'il y a des pécheurs? » Le curé avait dit : « Oui, beaucoup et partout. »*

Ce petit passage est truffé d'inexactitudes qu'il m'a été donné de déguster au presbytère de Beauraing, où j'ai rencontré le bon témoin. Je vous détaille ce mets délectable. *Le curé de X...*, c'est M. le curé de Pondrôme. *Dans une réunion avec les Voisin*: ce n'est pas dans une réunion, c'est dans une rencontre fortuite sur la route que M. le curé de Pondrôme et M. le curé de Froidfontaine (de qui je tiens ce récit) ont interrogé la petite Gilberte. *Avait demandé avec insistance*. Absolument inexact. M. le curé de Pondrôme, sans y mettre aucune insistance, demanda simplement à la petite de prier pour les pécheurs de sa paroisse. Sur quoi l'enfant reprit : « *Est-ce qu'il y a des pécheurs à Pondrôme?* » et nullement : « *Est-ce qu'il y a des pécheurs?* » Les sens est tout autre entre la question localisée à Pondrôme et la question maïsement généralisée. *Le curé avait dit : « Oui, beaucoup et partout. »* Pas du tout, le curé avait dit, répondant à l'interrogation précise de l'enfant : « *Oui, beaucoup à Pondrôme comme à Beauraing et partout.* »

(1) Voir la *Revue catholique* des 31 mars, 7, 14, 28 avril, 5, 12, 19 mai, 2 et 16 juin.



Je tiens là un délicieux échantillon de la rigueur scientifique dans l'observation des faits et la façon de les rapporter.

Quant à faire sortir de ce petit entretien des deux prêtres avec la petite Gilberte la fameuse parole de la Médiatrice universelle de la grâce « Je convertirai les pécheurs » qui bouleversa les Bruno, les Derselle et leur a fait perdre leur latin, je me permets de dire à M. De Greeff que ce tour de gobelet passe sa force de prestidigitateur.

5. « ALORS, SACRIFIEZ-VOUS POUR MOI. »

« Des témoins, très dignes de foi, savaient que Fernande avait dit quelques jours avant : « A la rigueur, s'il fallait, je me résignerais. Mais, alors, je devrais être à Beauraing. » Dès le 16 décembre, proposition de vie religieuse avait été faite à Andrée par un religieux à qui Andrée répondit : « J'aime mieux mes vaches. Cela prouve qu'on parlait de sacrifice religieux aux enfants. »

Maître, vous vous êtes surpassé ici, et c'était difficile, vous avez décroché le prix Nobel des sciences hermétiques. Il fallait répondre à cette question : où est l'origine de cette pathétique exhortation à la vie de sacrifice qui, d'ailleurs, n'implique pas nécessairement la vocation religieuse? Vous l'avez trouvée dans la disposition diamétralement opposée, dans la répugnance manifestée par Fernande à entrer en religion. C'était bien déjà et de la suggestion à rebours. Vous avez trouvé mieux. Le « Sacrifiez-vous pour moi » adressé à FERNANDE a son origine dans la proposition faite, vingt jours auparavant, à ANDRÉE d'entrer au couvent, et *risum teneatis, amici*, dans la truculente réponse de celle-ci : « J'aime mieux mes vaches! »

Voilà ce que deviennent les locutions de l'Apparition, triturées, torturées par une critique de parti pris... Voilà ce que deviennent ces admirables paroles, finement interprétées par un religieux souvent cité au cours de cette étude, le R. P. Maes, rédemptoriste, dans un écrit qu'il m'adresse où il exalte, à juste titre, la simplicité, la profondeur, l'ampleur, la connexion logique, la pureté doctrinale et la merveilleuse opportunité du message de Beauraing...

Mais aussi, pourquoi jeter des perles devant... ceux qui ne peuvent que les écraser sous la lourdeur de leur prétendue science?

Un éminent jésuite, le R. P. Lenain, a lumineusement dégagé, à son tour, la grande leçon de Beauraing. Le fond du message, pour lui, c'est l'appel à la prière : « Priez, priez beaucoup », dit la Vierge, le vendredi 30, à Fernande Voisin; le 1<sup>er</sup> janvier, à Gilberte Voisin : « Priez toujours »; le 3 janvier, à Andrée Degeimbre : « Priez toujours ». Au milieu de la crise effroyable qui nous étreint, la Vierge se fait l'écho de Pie XI dans son encyclique du 3 mai 1932, *Caritate Christi compulsi*, comme à Lourdes, en 1858, elle faisait écho à Pie IX, le Pape définisseur de l'Immaculée Conception. Si elle a multiplié ses visites à Beauraing, c'est pour

nous inculquer avec une insistance passionnée le devoir de la prière. A l'heure présente, l'heure désespérée qui est l'heure de Dieu, il ne nous reste que la prière. Mais qui dira sa force plus puissante que toutes les forces d'anarchie? Par elle, nous avons droit d'intervenir dans le conseil divin et d'infléchir les événements et les cœurs, parce qu'il a plu à Dieu de la faire entrer dans son plan éternel. Voilà pourquoi Elle est venue et revenue à Beauraing, y déchainant comme dans une tempête de prières des millions de chapelets.

\* \* \*

A travers les contradictions humaines, si superficielles d'ailleurs, l'œuvre de Dieu se poursuit, les pèlerinages se succèdent, les guérisons et les conversions se multiplient et le Pape envoie sa bénédiction au petit Albert par l'intermédiaire de l'Evêque de Namur. Ceux qui s'étaient imaginé de pouvoir enrayer ce torrent sont loin de compte. Et ne voilà-t-il pas, en effet, que le signe demandé à la Vierge comme « preuve » s'est, peut-être, produit le dimanche 11 juin devant l'arbre des Apparitions. Atteint de spondylite et d'osséite depuis six mois, en proie à de violentes douleurs, réduit à l'impotence, Côme Tilman, âgé de cinquante-huit ans, au moment de quitter la grotte s'est senti soudain visité par une chaleur intense, a éprouvé comme une secousse électrique, la Vierge lui est apparue et, instantanément, toute douleur a disparu, la liberté locomotrice lui a été restituée; depuis lors, il a récupéré ses forces et est prêt à reprendre son métier qu'il avait été forcé d'abandonner.

Est-ce une guérison superficielle et passagère, ou une guérison profonde et durable? L'avenir le dira. Le caractère foudroyant de la guérison fournit une forte présomption en faveur d'une intervention surhumaine qui seule peut justifier cette révolution instantanée de l'organisme. Restent des traces des lésions osseuses qui sont, peut-être, le témoin de l'intervention divine. Il était naturellement indiqué que nos Esculapes, si lents à nous guérir, ne témoignassent aucun étonnement devant l'instantanéité de cette prodigieuse résurrection. Il en est un, malheureusement il ne donne pas son nom, il a tort, il se taillerait une jolie réclame, il en est un qui a trouvé le truc de la guérison foudroyante : il suffit de faire passer sur le mal le plus invétéré « une zone d'anesthésie », vlan! ça y est. Il en est d'autres, encore plus divertissants, — mais leurs noms restent voilés, hélas! — qui, s'adressant aux lésions nerveuses leur ont dit : « Mesdemoiselles, vous étiez là, c'est vous qui avez tout fait, car nous ne vous voyons pas. » Et, se retournant vers les lésions osseuses, ils leur ont dit : « Mesdames, vous n'étiez pas là, vous n'avez rien fait, car nous vous voyons! » Et, ainsi, par ce tour de passe-passe, la maladie organique est muée en maladie nerveuse.

Attendons. Je ne crie pas au miracle. Mais, d'ores et déjà, je proclame une grâce, une faveur, une bénédiction de la benoîte Vierge, Notre-Dame de Böring.

J. SCHYRGENS.

## KATHOLIEKE NORMAALSCHOOL

Aangenomen door den Staat. — Geadopteerd door de Stad  
Minderbroedersstraat, 2, Antwerpen.

### INTERNAAT — EXTERNAAT

I. — Afdeling van volledig lager Onderwijs. — Van 6 jaar af worden er leerlingen aangenomen.

II. — Normaalfdeling voor onderwijzers. Van 14 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag, 11 September te 8 uur.

III. — Middelbare afdeling voor regenten. Van 17 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag 11 September, te 8 uur.

Hooger Instituut voor Opvoedkunde. Leidende tot Wettelijk Getuigschrift en Diploma van Hoogere Opvoedkundige studie. Drie studiejaar. Toegankelijk voor dames en heeren. Avondlessen-Opening: Donderdag 12 October, te 15 uur.

Inschrijvingen in de school, al de werkdagen van Juli, Augustus en September. — Vraagt prospectus van ieder der vier afdelingen aan den Eerw. Heer Bestuurder der school.

## Maisons de Vacances

Pour les Jeunes Gens et les Jeunes Filles

Les Colonies Fraternelles ont organisé deux maisons de vacances accueillant individuellement des pensionnaires :

A Lophem-lez-Bruges, au Château des Etangs, réservé aux jeunes gens : 10 ha. de parc; 40 places; direction par des prêtres.

Au Château de la Tour, à Grand-Manil, près Gembloux, parc de 7 ha., direction familiale. Réservé aux jeunes filles.

Prix : à partir de 15 et 18 francs par jour.

S'adresser à M. l'Abbé J. DESMET

Directeur des COLONIES FRATERNELLES

52, rue Vital Decoster, Louvain

(Tél. : 1624.)